

1^{re} Année N°12

Le N°: O^o30

Jeudi 28 Nov.^{bre} 1940

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

A l'"Amphitrite"

DS
531
15634



M^r Coedès prononçant son discours

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur: **Jean SAUMONT**

DIRECTION - ADMINISTRATION: 15, Boulevard Rollandes - HANOI - Téléphone 428

ABONNEMENTS { **INDOCHINE et FRANCE.** Un an **12 \$ 00** - Six mois **7 \$ 00** - Le numéro **0 \$ 30**
ÉTRANGER. Un an **20 \$ 00** - Six mois **12 \$ 00**

Nos collaborateurs

Pierre ANDELLE, Maurice ANDRIEUX, Arnaud BARTHOUE, Georges BOIS, Ch.-H. BONFILS, Henri BOUCHON, Paul BOUDET, Bernard BREIL, Jean BROUSSEL, P. CHAMPENOIS, J.-Y. CLAEYS, G. CÉDES, Mademoiselle COLANI, Madame G. de CORAL-REMUSAT, Henri COSSERAT, Albert COURTOUX, Jean DESCHAMPS, René DESPIERRES, P. DUPONT, Jean FARCHI, Pierre FOULON, V. GLAIZE, Victor GOLOUBEV, DUONG-QUANG-HAM, Jean-M. HERTRICH, NGUYEN-VAN-HUYEN, HUYNH-TON, NGUYEN-TIEN-LANG, André LE GUENEDAL, Paul LEVY, Louis MALLERET, Paul MUNIER, Marcel NER, NGUYEN-VIET-NAM, Jean NOEL, Madame TRINH-THUC-OANH, André PONTINS, Paul RENON, Jean ROUX, Jean SAUMONT, HOANG-THIEU-SON, André SURMER, DUONG-MINH-THOI, Madame Marguerite TRIAIRE, LE-TAI-TRUONG, NGUYEN-MANH-TUONG, etc...

ILLUSTRATION: Madame BOUDET, NGO-THUC-DUNG, NGUYEN-HUYEN, Maurice LOESCH, NGUYEN-TIEN-LOI, NAM-SON, VU-VAN-THU, TO-NGOC-VAN, etc...

PHOTOGRAPHIE: Central Photo (Hanoi), Huong-Ky (Hanoi), Modern Photo (Saigon), Section Photographique du Gouvernement Général, Studio d'art F. Nadal (Saigon), etc...

DÉPOSITAIRES

TONKIN

HANOI

« INDOCHINE », 15, boulevard Rollandes.

G. TAUPIN ET C^{ie}, 50, rue Paul-Bert.

A. B. C., 50, rue du Coton.

LIBRAIRIE HOC-HAI, 34, rue de la Citadelle.

HUONG-SON, 97, rue du Coton.

HUNG-THUY, 157, rue du Coton.

LIBRAIRIE CENTRALE, 60, rue Borgnis-Desbordes.

J.-M. MOHAMED ISMAIL FRERES, 79, rue Paul-Bert.

NAM-KY, 14, boulevard Gia-Long.

THU-HUONG, route de Sinh-Tu.

THUY-KY, 98, rue du Chanvre.

TRAN-VAN-KHOAT, 120, rue du Coton.

TRUONG-XUAN, 55, route de Hué.

VAN-DUC, 83, rue des Pipes.

VAN-LAM, 33, rue Francis-Garnier.

VAN-NGOAN, 110, rue du Pont-en-Bois.

HAIPHONG

« INDOCHINE », 44, boulevard Amiral-Courbet.

CHAFFANJON, boulevard Amiral-Courbet.

MAI-LINH, 60, avenue Paul-Doumer.

NAM-TAN, 100, boulevard Bonnal.

TAI-FAT, 61, boulevard Paul-Bert.

BAC-NINH

VAN-VIET, 216, rue Tièn-An.

CAO-BANG

HOANG-TICH-THANH, 77, rue Pho-Lu.

DAP-CAU

VINH-THAI, 43, rue Principale.

HAIDUONG

LIBRAIRIE QUANG-HUY, rue du Maréchal-Joffre.

LANGSON

TRAN-DANG-LONG, 10, rue Chavassieux.

MONCAY

MINH-HUNG, 82, rue Clamorgan.

NAM-DINH

HOP-KY, 34, rue Carreau.

PINZON, rue Carreau.

PHUTHO

CAT-THANH.

QUANG-YÊN

HA-MINH, 9, Maréchal-Joffre.

SEPT-PAGODES

CHI-LINH, rue Hoa-Lac.

TONG

DAN-SAN, rue Son-Loc.

LIBRAIRIE DE FRANCE

VIETRI

LONG-HOA.

ANNAM

HUÉ

HUONG-GIANG, 21, rue Paul-Bert.

LE-THANH-TUAN, rue Paul-Bert.

NGUYEN-XUAN-QUE, Kiosque, rue

Jules-Ferry.

DALAT

POINSARD ET VEYRET,

QUINHON

MY-LIEN, 78, quai Gia-Long.

NHATRANG

LIBRAIRIE KIM-ANH, route coloniale n° 1.

VINH

AN-NGOC-PHUNG, Square Khoa huu-Hao.

CAMBODGE

PNOM-PENH

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 14, avenue Boulloche.

COCHINCHINE

SAIGON

LIBRAIRIE A. PORTAIL, 185, rue Catinat.

CANTHO

LIBRAIRIE NGUYEN-VAN-NHIEU, Kiosque.

RACHGIA

VAN-HOA, angle des rues du Théâtre et Gia-Long.

SADEC

TRAN-QUANG-ANH, 2, rue du Théâtre.

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

SOMMAIRE

	Pages		Pages
L'« Amphitrite » à Kouang-Tchéou-Wan, par JEAN-YVES CLAEYS	1	La semaine :	
La Chine et le Japon devant la civilisation occi- dentale, par le R. P. HENRI BERNARD S. J.	5	En Indochine	11
La prétendue identité raciale des Khmers et des Thais, par KAMBUPUTRA	10	En France	11
Le Laos manifeste son loyalisme	1	En Extrême-Orient	13
Les manifestations du 13 novembre à Vientiane ..	11	Dans le Monde	13
L'évacuation de Youchéou par les Japonais	IV	La Vie indochinoise	14
Le Gouverneur Général à Kouang-Tchéou-Wan ..	V	Naissances — Mariages — Décès	17
Le Monument de l'« Amphitrite »	VIII	Revue de la Presse	18
		Pour le dimanche :	
		Les Bonnes Recettes	20
		Mots croisés n° 9	20
		Solution des Mots croisés n° 8	20

“ L'AMPHITRITE ” à KOUANG-TCHÉOU-WAN (16 Novembre 1701 — 10 Mai 1702) par JEAN-YVES CLAEYS.

M. le Vice-Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a inauguré le 21 novembre à Fort-Bayard un monument élevé par la Société des Amis de l'Ecole française d'Extrême-Orient, avec le concours de l'Administration du territoire de Kouang-tchéou-wan, à la mémoire de la frégate l'*Amphitrite* qui est sans doute le premier vaisseau français ayant abordé les Mers de Chine dans un but commercial.

Armée à la Rochelle en 1697, l'*Amphitrite* était un beau bâtiment de 500 tonneaux, 30 canons et 150 hommes d'équipage.

Voici, en bref, les circonstances de ce voyage en ce qui concerne la Mer de Chine et particulièrement le territoire de Kouang-tchéou-wan. Le séjour de six mois de la frégate en ce lieu a été marqué par une amitié qui fut un excellent présage pour les projets d'installation de comptoirs français en Chine.

L'*Amphitrite* avait été prêtée par le Roi de

France aux promoteurs de la nouvelle « Compagnie Royale de la Chine », créée à l'image de la fameuse « Compagnie des Indes ». Le voyage qui nous intéresse, était le second effectué par ce vaisseau. Sa destination était Canton mais à cette époque les hasards de la navigation étaient grands, les marins n'ayant aucun moyen de prévoir les typhons et les connaissant mal.

Le premier voyage, sous le commandement de M. de La Roque, s'était effectué sans grands périls. Le seul incident notable avait été un passage sur les Paracels où la frégate laissa son nom à un groupe d'îles mais sortit indemne du danger.

Il n'en fut pas de même pour la seconde traversée. L'*Amphitrite* était partie de Port-Louis en Morbihan le 7 mars de l'année 1701, commandée cette fois par M. Froger de la Rigaudière, Lieutenant de M. de La Roque au premier voyage, MM. Horry et Bouvet de La Touche

étaient ses seconds. Il avait embarqué comme Enseignes MM. De Beaulieu et le Chevalier de La Rigaudière, son neveu. Le chirurgien du bord se nommait Louèche. Le pilote était Desjardins qui connaissait fort bien les Mers de Chine. Un seul officier, M. d'Eschelles, venait pour la première fois en Extrême-Orient. Neuf Jésuites rejoignaient la Chine sur ce bateau. Les autres passagers étaient les membres de la « Compagnie Royale de Chine » sous la conduite de leur Directeur, M. Figérald. Le chargement du bateau était principalement constitué par des présents destinés à attirer les bonnes grâces de l'Empereur de Chine Kang-Hi sur les projets de commerce de la France et à faciliter les opérations douanières d'importation, extrêmement compliquées et onéreuses à cette époque.

Le voyage fut heureux et sans histoire jusqu'à cent lieues de la Chine, c'est-à-dire légèrement au Nord des Paracels. Les *Lettres édifiantes et curieuses* des missionnaires nous renseignent avec exactitude sur les circonstances du voyage. Ces longues relations, débarrassées du fatras de répétitions et de la lourdeur inévitable du style, sont captivantes par les faits qu'elles décrivent. L'objectivité de leurs auteurs est certaine. Chez beaucoup d'entre eux, pour la première fois sur la route de l'évangélisation, la vision neuve ne manque pas d'originalité. La plupart des lettres sont adressées à des supérieurs en religion et particulièrement au Révérend Père Chaise, Confesseur du Roi. Celles-ci tiennent avant tout un compte scrupuleux de la piété des passagers, de la contrition des équipages devant le danger, de la régularité des offices et des vœux et prières dans les moments de péril. La présence et la volonté divines y sont évoquées à chaque instant.

Par contre, d'autres lettres adressées à la famille des missionnaires, relatent surtout l'étrangeté des faits observés et des événements imprévus. Elles ne sont pas moins intéressantes, au contraire. Sans perdre leur esprit très chrétien et ce transport de la Foi, de l'Amour de la vocation sans lequel il n'est point de grandes choses, quel qu'en soit l'objet, elles témoignent de soucis plus humains, plus frappants pour leurs destinataires laïques. La soumission à la volonté du Seigneur n'y paraît qu'après l'aveu de la « frayeur qui paraissait sur les visages et peignait ce que chacun portait au fond de l'âme ».

C'est ainsi qu'en passant près du groupe des Paracels, le Révérend Père du Tartre relate en écrivant à son père la première traversée dangereuse de ces récifs par l'*Amphitrite* et le vœu formé par les missionnaires passagers de faire construire une chapelle à Saint-François Xavier sur son tombeau s'ils en réchappaient. Ce tombeau se trouve dans l'île de « Sancian » qui se

trouve au Sud-Ouest de Macao. Au cours de ce voyage, nos RR. PP. auront l'occasion de le visiter et d'y célébrer des offices d'actions de grâce. Leur vœu avait été exaucé et la chapelle construite. L'auteur de la lettre note que « Le Paracel » est un archipel qui dépend de l'Empire d'Annam (1).

Cette fois, il y avait près de cinq mois que la frégate avait quitté la France. Les pilotes disaient que « jamais vaisseau européen n'était venu si vite à la Chine » ! Les Paracels doublés, en « prenant un tour » aussi large que possible, nos gens se croyaient à l'abri des dangers. Mais c'était l'époque des typhons. On était à la fin du mois de juillet et le bateau devait essuyer quatre tempêtes avant d'aborder la terre de Chine.

« Il nous devait coûter cent fois plus d'entrer en Chine que d'y venir », écrit spirituellement le Père du Tartre, en décrivant la première tempête. Alors que chacun calculait le jour de l'arrivée, les épreuves commencèrent. Dès le premier typhon, la frégate fut dématée, la plage avant nettoyée de tous ses appareils et la dunette enlevée. Le plus grand danger fut quand le grand mât tomba... « car il était entre quatre pompes, éloignées les unes des autres d'environ deux pieds. Ces pompes vont jusqu'à fond de cale, et le mât tombant dessus les enfonce, et par la violence du coup le vaisseau s'entrouve et est submergé dans un moment ». (Lettre du R. P. Fontaney). Heureusement le grand mât, s'il tomba le dernier, tomba doucement entre deux tiges de pompe.

Le calme revenu, un gréement de fortune fut installé avec des vergues de hunes de rechange. L'aspect de l'*Amphitrite* n'était à ce moment pas très brillant. Tandis que le R. P. Fontaney, dont le caractère paraît assez entier, s'élève contre le Commandant d'un vaisseau portugais qui refuse de porter secours et vivres à la frégate, le Père du Tartre dit avec simplicité que « tant leur état était pitoyable qu'ils firent peur aux Portugais ! ».

Arrivés malgré tout à « quatre heures de vent » de Macao, le vaisseau tomba dans un calme plat bientôt suivi d'un ouragan qui le déporta rapidement dans le Sud-Ouest. Pressé sans doute par M. Figérald, M. de La Rigaudière devenait fort inquiet au sujet de sa cargaison. Il se préoccupa d'envoyer, à la première occasion le R. P. de Fontaney sur une jonque chinoise pour porter ces présents à Pékin par Canton. Le Père Jésuite avait aussi embarqué pour le compte de sa Compagnie un assez grand nombre de marchandises

(1) *Lettres édifiantes et curieuses*, tome III, Chine, p. 38, renvoi 1. Edition du Panthéon littéraire. Paris, MDCCCXLI.

également destinées en principe à l'Empereur. Mais une troisième tempête s'abattit sur le navire déjà fort mal en point.

Le missionnaire écrivant à son père avoue : « Je commence à me lasser de vous décrire des tempêtes et si celle-ci n'avait quelque chose de bien particulier je n'en parlerais pas. Mais ce n'est point ici un roman où il soit libre de diversifier les aventures pour le plaisir du lecteur... Celle-ci, plus terrible que les deux précédentes, au naufrage près, nous fit tomber successivement dans tous les malheurs qu'on peut éprouver sur la mer ».

M. de La Rigaudière voulut regagner son premier abri sous l'île de « Sancian » où se trouve le tombeau de Saint-François Xavier mais il ne put venir à bout de sa manœuvre. Il perdit cette nuit-là ses maîtresses ancres, sa chaloupe et son canot, plus vergues, voiles et mâts qui se brisaient les uns après les autres. Cette coque désamarrée avait fait avant le lever du jour plus de cinquante lieues, passant entre plusieurs îles à les toucher et sans les voir !

Le vaisseau demeura, à tenter de porter remède à son infortune, une quinzaine de jours dans un mouillage précaire sous une petite île appelée Fanki-chan. Le R. P. Fontaney put quitter l'*Amphitrite*, accompagné du père Porquet, sur deux galères avec une partie des présents destinés à l'Empereur. C'est alors que le vaisseau subit « un autre coup de vent qui se peut nommer une quatrième tempête ».

Le R. P. Fontaney, après avoir été jusqu'à Canton, revint et chercha pendant vingt-cinq jours l'*Amphitrite*, encore déportée vers l'Ouest. Il lui apportait depuis plus de soixante lieues des mâts « trainés le long des côtes par des galères et des chaloupes, avec toute la peine et la dépense qu'on peut imaginer ». Il avait aussi pour M. de La Rigaudière la certitude d'un bon mouillage où passer l'hiver et se refaire, mouillage qu'il alla reconnaître lui-même afin de sonder les chemins et s'assurer de la bienveillance des mandarins.

Ce mouillage était à Kouang-tchéou-wan. La carte de la baie, conservée aux Archives de la Marine, signée La Rigaudière-Froger est assez claire et précise pour qu'il n'y ait pas d'hésitation sur le lieu du cantonnement. C'est sur la plage dite « Le Morne du Bouquet » que se fit cette installation. Une pagode marque encore cet emplacement.

Ce n'est donc pas par hasard et complètement désamarré que le bateau gagna cet abri après la quatrième tempête mais bien à la suite des conseils et de l'aide apportée par le missionnaire. Sitôt que M. de La Rigaudière fut arrivé à Kouang-tchéou-wan, il écrivit au Père Fontaney dans les termes suivants : « C'est à présent, mon

Révérend Père, que nous vous avons obligation de la vie, mon équipage et moi pour nous avoir procuré des mâts et un bon port... Notre vaisseau (y) est en sûreté..., nous y ressentons déjà les effets de votre zèle. Tous les mandarins des environs sont venus nous voir et nous ont offert tout ce qui dépendait d'eux. Ils font tenir des galères auprès de nous pour nous faciliter le transport de toutes choses. La joie règne dans notre équipage ; nous avons un gros poulet pour un sou, un bœuf pour quatre francs et toutes les autres denrées à proportion ».

L'équipage se remit rapidement des fatigues et des maladies consécutives aux longues traversées de la marine à voile. Le séjour était agréable, les gens accueillants, la vie facile. La chasse et la pêche procurèrent de saines distractions entre les opérations nécessitées par les nombreuses réparations du navire. Après six mois de séjour, l'*Amphitrite* fut parée pour reprendre sa navigation. Elle appareilla le 10 mai 1702 pour Canton.

★★

Mais il y aurait partialité à ne connaître et croire que les *Lettres édifiantes et curieuses* à propos de ces premiers voyages commerciaux en Chine. Nous avons une autre relation dont le ton est différent et qui a sa saveur. C'est celle de Bouvet de La Touche, qui était, comme nous l'avons vu Lieutenant sur l'*Amphitrite*, (1) et qui connaissait bien la Chine pour y avoir déjà navigué.

Ainsi que l'écrit M. Madrolle : « le manuscrit est fort détaillé, très nourri, les anecdotes y abondent, car l'auteur n'a pas voulu omettre les nouvelles politiques de l'Asie Orientale, ses appréciations sur les ordres religieux, ni les querelles et les incidents de la vie quotidienne en Chine ».

C'était l'époque où les missions étrangères et la Compagnie de Jésus rivalisaient de zèle et de méthodes pour l'Évangélisation de la Chine. Les Jésuites approchaient l'Empereur et lui fournissaient des médecins, des astronomes, des physiciens et des géographes. Bouvet de La Touche marqua dès le début de la traversée une source d'hostilité contre le Père Fontaney et ses Jésuites, tandis qu'il réservait ses sympathies aux missionnaires de la rue du Bac. Il est assez curieux de suivre le Lieutenant qui nous dépeint l'atmosphère de la frégate de 500 tonneaux, vase clos où vécurent côte à côte ces gens pendant huit mois et demi. Il se plaint dès le début que la grande chambre soit occupée dès le

(1) *Journal du voyage de la Chine fait dans les années 1701, 1702 et 1703*. Archives nationales, MM 926. Cf. CL. Madrolle. *Les Premiers Voyages français à la Chine*. Paris, 1901.

matin par les Révérends Pères pour les offices, les cours de chinois, les conférences secrètes ou non. « Ce pieux règlement, dit-il, joint à l'austérité et à l'économie du capitaine, nous fit comprendre que notre traversée serait une longue retraite pendant laquelle nous allions vivre comme dans un séminaire et où il ne tiendrait qu'à nous de pratiquer les plus saints exercices ». De La Touche est un « rouspéteur » comme on dirait aujourd'hui, mais son esprit critique souvent partial et certainement injuste est un facteur d'intérêt dans la relation des événements qu'il note quotidiennement.

La description des tempêtes est chez lui, marin, beaucoup moins détaillée que celle des missionnaires, non blasés sur ces sortes d'aventures. Les faits restent cependant les mêmes. Il décrit certains aspects des choses qui sont les observations d'un « spécialiste » : « des requins se jetaient avidement sur tout ce que l'on envoyait à la mer ; il y a apparence qu'ils avaient trouvé les trois matelots que nous avions perdus ». L'abstention du vaisseau portugais auquel on avait inutilement demandé secours est également retenue dans son récit. Il en profite pour souligner que fort heureusement on n'a pas suivi les fort mauvais conseils du P. Fontaney qui, « sans voir le danger, avait toujours été enfermé en sa chambre avec les moins hardis de ces Pères » et qui se plaignait que « si les mâts avaient été brisés c'est qu'ils avaient manqué des soins »... dont M. de La Touche avait été sans doute chargé.

Il déplore également que le P. Fontaney se fasse passer pour un envoyé extraordinaire de l'Empereur de Chine et qu'il ait à bord pour son compte une quantité considérable de ballots et de caisses. Il fait valoir le tort que cela porte à la Compagnie Royale de Chine. Nous ne le suivrons pas plus avant dans ces polémiques. Dès le début de décembre notre Lieutenant était chargé de convoier à Canton avec deux galères et un détachement de quatorze hommes, une partie de la cargaison.

Mais à ce propos il est intéressant de connaître ce que ces vaisseaux des Compagnies Royales des Indes ou de la Chine emportaient dans leurs flancs et, puisqu'il s'agit de présents, ce qu'il était recommandé d'apporter à l'Empereur de Chine pour se concilier les bonnes grâces de son administration.

Un Hollandais, d'Hermersteyn écrivit un mémoire qui fut présenté à Colbert en 1664 (Cf. Madrolle, *op. cit.* p. 22). Voici ce qu'il recommande : « Les plus agréables présents qu'on puisse faire à l'Empereur c'est le portrait du Roi en grand, une paire d'armes complètes, battues à froid, des plus légères qu'on puisse faire, bien

gravées, et relevées de filets d'or et d'argent, de six fusils, six carabines, six paires de pistolets de poche, six sabres, six selles en broderie, avec les mors et têtiers ; une grande et une petite pièce de tapisserie des Gobelins, relevées d'or et d'argent, deux pièces d'écarlate et une de violet, de fines plumes avec des aigrettes, deux grands miroirs avec la bordure de cristal, quelques ustensiles de la manufacture de Saint-Antoine comme lustres, flambeaux, bocals (sic), soucoupes et tasses, une chaîne de gros corail, deux ou trois morceaux d'ambre, un microscope, un télescope et de très longues lunettes d'approche. »

Nous savons d'autre part que les Compagnies des Indes et de la Chine expédièrent des objets fabriqués « à la demande » des pays exploités. C'est ainsi que le Musée Khai-Dinh à Hué nous offre tout un lot d'objets où l'on trouve des « pots à chaux » en porcelaine décorée de scènes champêtres faits en France et transportés par ces vaisseaux.

Par contre que rapportaient ces commerçants ? Notre Hollandais nous en fait le détail : cinq sortes de satins, en brocards d'or, d'argent, et d'autres de soie, de damas de toutes les couleurs, des gazes de soie de 4 à 5 francs, de l'Armoisin, du taffetas admirablement bien ouvragé, du musc, de la soie filée et de la soie crue, la plus belle qu'on puisse voir au monde et dont l'espèce n'est connue en Europe de personne... On achètera toutes ces choses à médiocre prix...

Notre *Amphitrite* fut donc sans doute le premier vaisseau marchand français qui vint en ces mers lointaines. Depuis, l'étrave de nos bateaux a taillé de plus en plus régulièrement une route sûre vers le Pacifique, apportant tous les produits de la civilisation. A notre époque où des ordres nouveaux bouleversent les valeurs établies, où nul ne peut dire ce que l'avenir permettra de stabiliser et de régulariser, il n'était pas inutile de matérialiser le souvenir de notre premier geste, de notre premier lien commercial, amical et politique avec la Chine sur une terre louée à bail par celle-ci à la France.

Le monument de Fort-Bayard, en forme d'amer, comme pour dire aux pilotes incertains : « C'est ici », timbré d'un cartouche de bronze reproduisant l'image de l'*Amphitrite*, plaqué sur ses flancs du nom des Français qui surmontèrent typhons et tempêtes pour affirmer notre souveraineté, est mieux qu'une commémoration, c'est un symbole. C'est le symbole d'une force agissante et courageuse que l'adversité peut drosser sur les récifs, que les vents contraires peuvent déhaler sur ses ancres, mais qui ne peut pas être et ne sera jamais vaincue.

Jean-Yves CLAEYS.

LA CHINE ET LE JAPON DEVANT LA CIVILISATION OCCIDENTALE

QUATRE LEÇONS HISTORIQUES, DONNÉES A L'UNIVERSITÉ INDOCHINOISE DE HANOI

par le R. P. HENRI BERNARD, S. J.

Des Hautes Études de Tientsin et du Bureau sinologique de Shanghai

Conférencier de la Maison Franco-Japonaise de Tokyo,

Correspondant de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

INTRODUCTION

Les cinq leçons historiques qu'en ce même lieu je donnais il y a deux ans ont été publiées avec quelques autres conférences sous le titre général : Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident. Par ces mots un peu énigmatiques, je voulais non seulement aider mes auditeurs ou mes lecteurs à « comprendre » le problème des relations mutuelles de l'Indochine et de l'Occident, mais encore et surtout indiquer la voie selon laquelle, en tenant compte des leçons du passé, l'Indochine et l'Occident pourraient « se comprendre » dans le présent. Cette voie, ce chemin, je croyais, et je crois encore, la déceler dans ce que j'appellais Un aspect méconnu de l'œuvre du Père Alexandre de Rhodes, c'est-à-dire le retour réfléchi à la tradition non point assurément pour s'y figer, mais pour la dépasser en l'enrichissant de tous les apports susceptibles de la perfectionner.

De ce point de vue, dans la presque indochinoise d'aujourd'hui, sans parler des tribus indigènes pour lesquelles les conditions d'adaptation en notre monde moderne me semblaient extraordinairement compliquées, je n'hésitais point à donner la préférence à la civilisation annamite par rapport à toutes les autres, en particulier par rapport à celle qui dérive du bouddhisme hinayaniste. Tandis que cette dernière, pour se rénover, me semble avoir besoin d'une sorte de « revitalisation » totale, la culture annamite est ouverte à tous les développements, en restant elle-même, mais sous une double condition :

1° Rejeter le matérialisme épais dans lequel l'a longtemps emprisonnée la philosophie chinoise dite des Song : si l'on en croit par exemple Tchou-Hi, son théoricien le plus fameux, le Ciel auquel l'empereur rend périodiquement un culte n'est que le ciel matériel qui s'étend au-dessus de nos têtes, jaune sale quand il est obscurci par les nuages et bleu profond lorsque le soleil brille ;

2° Réincorporer dans le trésor ancien tout ce qu'un conservatisme étriqué en avait banni,

c'est-à-dire non seulement la psychologie personnelle d'un Wang Yang-Ming, mais les très vastes systèmes du taoïsme spéculatif, peut-être dérivés de l'Inde, et surtout la splendide synthèse de Mei-Ti, ce dialecticien et ce savant qui vécut trois siècles avant l'ère chrétienne, proclamé par certains de nos contemporains « le Jésus-Christ de l'Extrême-Orient », un Jésus-Christ qui ne serait pas Dieu.

Si ces deux obstacles sont écartés, disais-je par manière de conclusion, la civilisation annamite peut aisément se libérer des liens d'un littéralisme servile et d'un conformisme asservissant ; il lui suffit même de « reprendre la suite » de ce qui avait été amorcé sous les empereurs de Hué, et spécialement sous Gia-Long.

Tel fut le thème de réflexions qu'il y a deux ans, sous des formes diverses et devant des auditoires variés, je n'ai cessé de développer. Cette année-ci, j'ai d'abord cru devoir en présenter une sorte de continuation sous le titre : « Les études sino-annamites ; précurseurs et réalisateurs », mais, en y regardant de plus près, j'ai craint de vous infliger l'épreuve de redites sur des sujets trop familiers. Je ne garderai donc ces présupposés annamites qu'à la manière d'un fond de tableau, tandis que, sur le devant de la scène, viendront évoluer deux autres personnages, d'une importance exceptionnelle dans la vie de l'Extrême-Orient en général, de l'Indochine en particulier, la Chine et le Japon.

Nous consacrerons quatre leçons à l'examen historique de ce problème :

La Chine et le Japon devant la civilisation occidentale.

1° L'arrivée des Européens en Extrême-Orient au XVI^e siècle ;

2° Infiltrations occidentales au Japon durant la période de fermeture (XVII^e et XVIII^e siècles) ;

3° La Chine des Ming et des Ts'ing (avant et après l'arrivée des Mandchous) ;

4° Evolution comparée de la Chine et du Japon au XIX^e siècle.

Comme vous le voyez, notre exposé s'arrêtera au seuil du XX^e siècle, et pour cause. A partir de ce moment, en effet, les conditions affectant les relations entre l'Occident et l'Extrême-Orient se compliquent de tant de facteurs matériels, économiques, politiques, idéologiques, que je ne me sens ni le temps ni encore moins la compétence nécessaires pour les enclorre dans les limites d'un exposé assez bref.

Tout ce que nous dirons de la Chine et du Japon sera, autant que possible, envisagé sous l'angle de l'Indochine et, plus particulièrement, comme l'on dit souvent, dans l'optique annamite. Ainsi, les jeux de lumière des grands projecteurs nous ont-ils appris à mettre en relief les lignes caractéristiques des grands monuments ; ou, pour emprunter une comparaison à l'Extrême-Orient, les masques des Nô japonais, ciselés avec tant d'amour appliqué par les artistes, sous les reflets des lampes prennent des expressions incomparables, à certains moments vous jureriez que ce sont des visages vivants. De même l'exposé que nous entreprenons aujourd'hui et que nous continuerons durant trois autres leçons voudrait s'animer en quelque manière sous vos yeux pour vous faire apercevoir, derrière l'aridité des dates et des faits, les centaines de millions d'êtres vivants qu'intéresse présentement la solution pacifique du problème que nous envisageons dans le passé.

PREMIÈRE LEÇON

L'arrivée des Européens en Extrême-Orient au XVI^e siècle

Par un effort d'imagination, transportons-nous dans le Hanoi ou, comme on disait alors, le Kê-cho des Lê au début du XVI^e siècle ; ou bien, un peu plus tard, lors de la prépondérance des Trinh au palais royal et de la sécession des Mac du côté de Cao-bang, figurons-nous dans la capitale secondaire des Nguyên, aux environs de Quang-tri avant de se fixer définitivement à Hué. Le rythme de la vie paysanne se déroulait alors à peu près comme nous le voyons maintenant chez les paysans des rizières. Les forêts des hauteurs, hantées par la malaria, étaient plus encore qu'aujourd'hui hostiles à l'établissement des Annamites et ceux-ci se cantonnaient dans le delta tonkinois ou dans les divers « pays » échelonnés le long de la côte avec leur compartimentage en casiers.

A la différence des autres occupants des grandes plaines indochinoises (Cambodgiens de la Cochinchine actuelle, Siamois, Birmans, et même Laotiens des bords du Mékong), les Annamites ne s'entre-déchiraient pas farouchement en des tueries ou des razzias répétées. Leurs souverains furent longtemps absorbés par deux

tâches exceptionnellement difficiles : le rejet de la suzeraineté effective des empereurs chinois (il n'en restera comme vestige que l'ambassade triannuelle dite « du tribut » à Pékin) et la descente vers le Sud en refoulant au-dessous du Cap Varella les occupants indonésiens du Champa. De l'occupation éphémère des Ming, on garda tout cet appareil administratif qui provoquait alors l'admiration de l'Extrême-Orient pour la Chine, mais le gouvernement des lettrés était tempéré par une certaine prééminence de familles nobles ou militaires.

Sur l'organisation économique du pays, nous sommes imparfaitement renseignés parce qu'en ces régions l'humidité pénétrante et les termites destructeurs ont raison de toutes les Archives, à moins de soins appropriés ; néanmoins, il paraît clair que la population moins nombreuse vivait assez à l'aise en ces plaines fertiles. Les échanges intérieurs se faisaient aux marchés, et le plus grand de ces marchés était la capitale Kê-cho ; pour le monde extérieur, les pays annamites ne détenaient presque aucune richesse que puisse convoiter un puissant voisin, à l'exception du bois d'aigle et du calamba odorant. La « Cochinchine », comme l'on disait alors et ainsi qu'on en voit le nom sur les cartes de l'époque, vivait repliée sur elle-même et elle s'en trouvait, semble-t-il, fort bien. Ce fut vers 1516 ou 1518, à Culao cham, en face de Faifo sur la côte d'Annam, que le premier Portugais planta en signe de prise de possession un padrao ou pilier en pierre aux armes des rois de Lisbonne. Il faut croire qu'il n'y trouva rien de bien satisfaisant, car les bateaux européens n'y revinrent pas de longtemps. Le courant des nouveaux arrivants, délaissant momentanément la province de Cacciam (ou Quang-nam) avec Faifo, Tourane et Sinoa (le futur Hué), s'éloigna de ces côtes peu hospitalières pour aller aborder beaucoup plus loin, en Chine et au Japon. Quelques naufragés, des cabotiers chinois, vers la fin du XVI^e siècle deux ou trois colonies japonaises furent, pour les Annamites, à peu près les seuls agents d'information sur la progression de l'Occident en ces régions.

I. — LES RAISONS DE L'EXPANSION EUROPÉENNE EN EXTRÊME-ORIENT.

J'ai presque honte de revenir une fois de plus sur une question aussi souvent traitée. Il le faut cependant, au moins brièvement, le plus brièvement possible, et avec cartes à l'appui. Pour un double motif, des rapports directs se rétablirent à la fin du XV^e siècle entre les nations groupées autour de la Mer Méditerranée et les peuples réunis sur le pourtour Ouest de l'Océan Pacifique :

1° Le souvenir presque légendaire du Cathay et du Zipangu de Marco Polo entraîna les Espagnols, sous la conduite de Christophe Colomb, à leur recherche par l'Océan Atlantique ; ils trouvèrent l'Amérique et, par suite de connaissances cartographiques ou astronomiques inexactes, ils purent se croire en Asie jusqu'au jour où Balboa (1513) découvrit l'Océan Pacifique à l'isthme de Panama.

2° Les Portugais, émules héréditaires des Espagnols, devancèrent leurs rivaux d'une manière inattendue en s'efforçant de surprendre le secret de la route des épices des Iles Moluques, jalousement gardé par Venise et ses alliés musulmans de la Mer Rouge ou du Golfe Persique ; une série d'explorations vers le Sud, le long de la côte africaine, permit enfin à Vasco de Gama de doubler le Cap de Bonne-Espérance et d'aboutir à Calicut (1498). De là, Albuquerque s'élança pour conquérir Malacca (1511) et, en croyant saisir simplement la clef du commerce convoité, il devint le maître de l'emporium où se réunissaient toutes les nations voyageuses de l'Orient.

Ce fut de Malacca que partirent les premières ambassades portugaises vers le Siam, le Cambodge et enfin la Chine (1514) (à ce rendez-vous des marins, le Japon n'était pas alors représenté) ; les surprises des moussons dont le mécanisme était encore mal connu jetèrent sur les côtes du Champa et de l'Annam certains navires portugais qui se rendaient en Chine.

Ainsi le premier mobile des Européens venus en Extrême-Orient fut d'ordre commercial, bien qu'il s'y joignit, au moins chez les souverains de Lisbonne, un autre motif d'ordre plus relevé, celui de poursuivre jusque dans le lointain Orient la croisade antimusulmane qui était restée jusque là confinée à l'Afrique septentrionale ou au proche-Orient. L'accès libre aux pays producteurs des épices provoqua par contre-coup la lente décadence de Venise et l'accession du petit Portugal au rang de puissance de premier ordre dans le monde.

Un tel succès surexcita la rivalité des Espagnols qui acceptèrent avec empressement les services du Portugais transfuge, Magellan, afin de trouver un autre chemin, par l'Amérique du Sud et le cap Horn, vers l'archipel des Moluques (1521). La première circumnavigation du globe engendra presque aussitôt une pénible controverse de délimitation où tout l'Extrême-Orient, pour son malheur et sans le savoir, se trouva engagé ; la ligne de démarcation que les Portugais plaçaient à l'Est des îles Philippines était reportée par les Castillans vers le détroit de Singapour. Par conséquent, non seulement les Iles Moluques et les îles Philippines, mais le Japon, la Corée, l'Empire chinois, presque toute la presque île indochinoise furent revendiqués si-

multanément par les souverains de Lisbonne et de Madrid comme ressortissant de leur zone d'influence.

L'Europe n'aurait été ainsi connue en ces régions que sous son aspect de lucre intéressé ou de conquête militaire, si, derrière les marchands et les soldats, parfois sur les mêmes bateaux, n'étaient arrivés les missionnaires, essentiellement mûs par un tout autre idéal. Le plus célèbre d'entre eux fut un Espagnol, François Xavier, venu par la voie du Portugal ; il parcourut en pionnier tout l'Orient, les îles Moluques y comprises, et, dès qu'il eut appris la découverte fortuite du Japon par des marins en dérive (1543), il résolut d'y faire apprécier d'autres caractéristiques de la civilisation occidentale. Son court apostolat dans le Japon féodal (15 août 1549 — février 1551) fut couronné par une mort solitaire dans un îlot voisin de Canton, aux portes de la Chine (2-3 décembre 1552). Il ne paraît avoir connu personnellement l'Indochine qu'à la faveur d'une escale sur la côte du Champa pour se ravitailler.

La seconde moitié du XVI^e siècle voit se consolider les établissements européens en Extrême-Orient par la création de deux métropoles, l'une portugaise, Macao (vers 1553-1554) sur une portion concédée de la côte chinoise, l'autre espagnole, Manille (à partir de 1565) « dans l'archipel de la Grande Chine » ; les deux pôles du rayonnement occidental exerceront désormais dans cette portion de l'Océan Pacifique une influence souvent antagoniste. L'union des deux couronnes de Lisbonne et de Madrid sur la tête de Philippe II, roi d'Espagne (1581-1582), bien loin de résoudre ces oppositions d'intérêt, consacra finalement le souci de sauvegarder les droits acquis par les premiers venus.

II. — LA PREMIÈRE OCCIDENTALISATION DU JAPON.

Ceux qui s'étonnent encore de la rapide accession du Japon au rang de grande puissance à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle semblent trop souvent ignorer que, trois cents ans plus tôt, l'archipel nippon avait connu déjà une occidentalisation fort avancée qui avait failli le rendre maître des destinées de l'Extrême-Orient.

Ce mouvement avait commencé par l'île de Kyushu qui fut souvent, par sa situation géographique et par l'humeur voyageuse de ses habitants, à l'avant-garde des profondes transformations de la nation. Les douze seigneurs qui se partageaient alors les domaines de cette île (il y avait 66 dans tout le Japon) étaient des petits potentats qui, fort éloignés de la capitale nominale de Kyoto, jouaient dans leurs états miniatres le rôle de monarques absolus et vivaient

presque incessamment sur le pied de guerre. L'apparition des gros bateaux des « barbares du Sud » fit une profonde sensation parmi eux ; ils se disputèrent le profit de leur présence avec les cargaisons de poivre et plus tard de soie. L'arquebuse et les autres armes de la Renaissance provoquèrent une sorte de révolution de la tactique militaire. Quand les successeurs de Saint François Xavier leur révélèrent enfin, progressivement, les richesses intellectuelles, morales, religieuses, de l'Eglise catholique de la Contre-réforme, beaucoup des esprits les plus réfléchis se sentirent de plus en plus attirés vers les choses d'Occident.

Cette évolution fut d'abord encouragée puissamment par l'œuvre d'unification qui se dessina vers 1570 sous la direction d'Oda Nobunaga, le premier des ramasseurs de terre japonaise. Celui-ci s'acharnait contre tous les fauteurs de troubles, en particulier contre certains bonzes du bouddhisme, vivant en moines-soldats à la manière de Frère Jehan des Entommeures ; dans la mesure où il réagissait ainsi contre une religion implantée depuis si longtemps dans le pays, il se montra, plus ou moins volontairement, bien disposé vers ceux qui apportaient un rajeunissement nécessaire aux vieilles traditions. Sous son patronage, non seulement dans le Kyushu encore à demi indépendant, mais dans la capitale et à ses environs (le port de Sakai en particulier), des noyaux de chrétiens se constituèrent.

En faveur de la propagande des idées occidentales le coup décisif fut porté lorsqu'au début de 1582 le Père Valignano, un Italien alors visiteur de toutes les Missions de la Compagnie de Jésus en Extrême-Orient, emmena, d'accord avec les seigneurs chrétiens du Kyushu, quatre jeunes gens, disons plutôt quatre enfants de douze ou treize ans pour les présenter en Europe à la cour du Roi de Portugal et au Vatican de Rome. On imaginerait difficilement la splendeur des réceptions qui furent réservées au Portugal, en Espagne et en Italie à ces « ambassadeurs » japonais ; la littérature géographique de cette époque en porte des traces innombrables, et même des pays qu'ils ne traversèrent pas, comme la France, apprirent ainsi l'existence du Japon. Ils repartirent de Lisbonne en 1586 et n'arrivèrent à Nagasaki qu'en 1591, chargés de cadeaux et d'objets sans nombre : images, instruments de musique, matériel d'imprimerie à caractères mobiles...

Ce retour était d'autant plus utile que la situation s'était singulièrement modifiée durant leur absence de près de dix ans. Nobunaga avait péri assassiné en 1582, mais un de ses généraux Hideyoshi avait immédiatement vengé sa mort et repris systématiquement le travail unificateur. Après avoir soumis défini-

tivement les seigneurs de la partie Ouest de l'île centrale, il s'attaqua aux réfractaires impénitents de l'île Kyushu, en particulier au seigneur de Satsuma. Jusqu'alors ses rapports avec les représentants de l'Occident avaient été aussi bons, et peut-être même meilleurs que ceux de son prédécesseur, mais lorsqu'il vit l'influence que les missionnaires avaient gagnée au Kyushu, il semble avoir redouté en eux une force irréductible à ses projets. Brusquement, en 1587, ils les bannit de tous ses états ; toutefois, cette prohibition demeura inopérante et les Pères se bornèrent à exercer discrètement leur ministère.

D'ailleurs, Hideyoshi était bien loin de se refuser à tout cet apport occidental dans lequel il pressentait l'avenir de son pays. A ses conseillers timorés, il imposa une politique d'expansion systématique, même au dehors de l'archipel. En réprimant strictement le piratage sur ses côtes, il favorisa le développement de la marine et il conçut le projet grandiose de soumettre tout l'Extrême-Orient à sa domination. Mais pour en venir à ses fins, il avait besoin de navires, d'instruments, bref de certaines inventions techniques de l'Europe. C'est ce qui explique la tolérance qu'il finit par garder vis-à-vis des missionnaires ; les quatre ambassadeurs, lors de leur retour, contribuèrent à cette attitude pacifique qui, malgré des incidents terribles (comme la confiscation du San Felipe en 1596 et le grand martyre de Nagasaki en 1597), prévalut jusqu'à la fin de sa vie (1598). Il n'est pas besoin d'avoir vécu longtemps dans le Japon d'aujourd'hui pour s'apercevoir que les collectionneurs et les musées s'y disputent les reliques encore assez nombreuses de cette période d'occidentalisation du Japon. Les colonies de Faifo dans l'Annam, de Lovek au Cambodge, d'Ayuthia au Siam... furent dans la presque île indochinoise comme les avant-gardes d'une politique à laquelle l'arrivée des Européens avait donné le branle.

III. — DANS LA CHINE CLOSE.

A la fin du XVI^e siècle, les horizons grandissants de l'Europe s'étendaient à peu près à tout le globe terrestre et il n'y avait guère de peuple ou de civilisation qui, bon gré mal gré, paraissent aptes à résister à la dure loi de la concurrence pour la vie.

Une seule région sembla rebelle à cette domination impérieuse : c'était celle où avait rayonné la culture chinoise. Montaigne nous a dit sa surprise en quelques phrases significatives : « Nous « nous écrions du miracle de l'invention « de notre artillerie, de notre impression « (imprimerie) ; d'autres hommes, à un autre « bout du monde, à la Chine, en jouissaient « mille ans auparavant » (*Essais*, livre II, cha-

pitre 6 : Des Coches). Aucun pays ne peut être comparé à la Chine pour l'excellence de son gouvernement : « En Chine, duquel « royaume la police et les arts, sans commerce « en connaissance des nôtres, surpassent nos « exemples en plusieurs parties d'excellence, « et duquel l'histoire m'apprend combien le « monde est plus ample et plus divers que ni « les anciens ni nous ne pénétrons, les Offi- « ciers députés par le Prince pour visiter l'état « de ses provinces, comme ils punissent ceux « qui malversent dans leur charge, ils rémunè- « rent aussi, de pure liberté, ceux qui s'y sont « bien portés outre la commune sorte, et outre « la nécessité de leur devoir : on s'y présente, « non pour se garantir seulement, mais pour « y acquérir : ni simplement pour être payé, « mais pour y être éterné. »

Ces lignes, et bien d'autres du même genre, ont été écrites longtemps avant que Voltaire et les philosophes du XVIII^e siècle aient conçu leur sinophilie à la lecture des écrits des jésuites. L'ouvrage qui les inspira et qui fut un succès d'édition dans toute l'Europe fut celui du religieux Augustin Gonzalez de Mendoza, traduit en français sous le titre *Histoire du Grand Royaume de la Chine*. Mendoza n'a jamais quitté l'Europe, mais il a incorporé, dans sa compilation, à côté de fragments empruntés au livre d'un dominicain portugais de Cruz, les récits de voyage de religieux augustins et franciscains passés des Iles Philippines aux provinces côtières du Foukien et du Kouang-tong entre 1576 et 1582. On y enregistre l'étonnement de l'homme blanc qui, pour la première fois depuis les grandes découvertes, se trouve devant un milieu impénétrable ; les Chinois l'excluent poliment, non point en le maltraitant ou en le massacrant, mais simplement en se refusant à le laisser entrer. Les Portugais qui ont bien réussi à s'installer à Macao ne sont autorisés à se rendre à Canton qu'une ou deux fois par an et, durant ce séjour, ils doivent rester en dehors de la cité murée en couchant sur leurs barges. Que se passe-t-il derrière cette façade ? On en apprend quelque chose par les prisonniers portugais, un peu plus par les pseudo-ambassades des pays qui gravitent autour de la Chine, comme les Annamites des Lê, davantage enfin par les bibliothèques que l'on s'essaie à constituer.

Si les hommes et les marchandises ne passent pas, comment la civilisation occidentale parviendra-t-elle s'infiltrer ? par quel prodige y manifestera-t-elle sa vitalité ? L'emploi de la force brutale, comme dans certaines régions de l'Amérique, est hors de cause ; la pénétration pacifique telle qu'elle se pratique au Japon à la même époque n'est même point possible. Il faut donc que les Européens, tout en gardant l'essentiel de

leurs traditions séculaires, se dépouillent progressivement de ce qui est alors inassimilable par leurs hôtes. En 1565, un Jésuite accompagne des ambassadeurs portugais à Canton ; ses compagnons, les marchands, sont congédiés sans mot dire, lui seul paraît « digne de bénéficier des supériorités de la civilisation chinoise » parce qu'il veut bien s'astreindre à balbutier la langue et à épeler les caractères. Un peu plus tard, le Père Ricci réussira enfin à se faire tolérer à Pékin avec quelques compagnons parce qu'ils se laisseront admettre au titre de « clients de l'Empereur Wan-Li », comme à la fin de l'Empire romain les barbares se disaient et se faisaient les « clients » des Romains.

Nous n'avons pas à redire ici en détail par quel procédé d'assimilation ces premiers membres de la Compagnie de Jésus démontrèrent que leur idéal pouvait s'accommoder de tout ce que l'Extrême-Orient comportait de plus exquis ; rappelons simplement qu'en cela ils se rattachèrent expressément à la tradition de Saint-Paul greffant le vieux judaïsme et le récent christianisme sur l'héritage de la Grèce et de Rome.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, même en ces faibles débuts, l'alliance de la civilisation chinoise avec la culture européenne se révéla aussitôt féconde pour beaucoup des pays voisins. Dès 1582-1583 l'ambassade annamite qui se rendait à Pékin en passant par la capitale politique de la province méridionale du Kouang-tong, Shiuhing ou Tchao-k'ing-fou, en rapportait un catéchisme ou exposé de la doctrine chrétienne imprimé en chinois. Un peu plus tard, une seconde ambassade rapportait un autre livre de Pékin, ainsi qu'en fait foi un chapitre des mémoires du Père de Rhodes, trop peu remarqué. Dans l'Asie centrale, le Frère Bento de Goes, en quête du mystérieux Cathay, apprit la véritable identité de la Chine par les fragments de papier écrits que les Musulmans du caravansérail de Pékin avaient ramassés à la porte des « Docteurs d'Occident ». La Corée, elle aussi, reçut dès 1603 les premières notions de l'astronomie occidentale, grâce à une de ses ambassades. Quant au Japon, vers 1602-1603, la mappemonde du Père Ricci et divers autres traités scientifiques interprétés à Kyoto par le Bienheureux Charles Spinola démontraient en pratique que les missionnaires européens apportaient avec eux non seulement la doctrine chrétienne, mais les dernières acquisitions de la science européennes.

Ces derniers faits appartiennent déjà aux toutes premières années du XVII^e siècle, ils nous introduisent donc au sujet de notre seconde leçon, *Infiltrations occidentales au Japon durant la période de fermeture* (XVII^e-XVIII^e siècles).

La prétendue identité raciale des Khmers et des Thais

par KAMBUPUTRA.

Après avoir soutenu que les anciens Khmers avaient disparu de la surface du Cambodge pour faire place à des Thais, les théoriciens racistes du Gouvernement de Bangkok viennent de donner à leur propagande une nouvelle orientation. Incapables de nier plus longtemps l'évidence en supprimant purement et simplement l'existence au Cambodge de 2.500.000 habitants de langue khmère, auxquels viennent s'ajouter les 450.000 individus parlant cette même langue en territoire thaïlandais (1), ils viennent de lancer un nouveau slogan : l'identité raciale des Khmers et des Thais.

Cette théorie est basée sur la communauté de culture spirituelle entre le Cambodge et le Siam et sur la ressemblance de divers traits physiques et de certains caractères ethniques des deux peuples.

Notons tout d'abord que cette communauté et ces ressemblances ne sont discernables que si l'on compare des Khmers avec des Thais du Moyen et du Bas-Ménam, c'est-à-dire avec des Siamois ou Thaïlandais du Centre et du Sud. Communauté et ressemblances sont déjà beaucoup moins frappantes au Nord d'Utaradit, porte du pays Lao ; elles sont nulles chez les Shans de Birmanie, les Thos du Tonkin et les Thais de la Chine méridionale.

Une communauté de culture spirituelle, et même de culture tout court, n'a jamais été une preuve d'identité raciale. L'Europe donne le spectacle d'un continent héritier de la culture gréco-latine, mais divisé en une série de groupes ethniques défendant âprement leurs individualités qui correspondent en fait à des entités linguistique. J'ai d'ailleurs montré précédemment (2) que la communauté de culture entre le Siam et le Cambodge est la conséquence certaine de l'assimilation de notre civilisation angkorienne par les Siamois : ceux-ci sont assez mal venus à en tirer argument pour leur propagande à l'égard de notre pays.

Quant à l'argument basé sur certaines ressemblances physiques et ethniques entre Khmers et Siamois, il n'est guère plus heureux, car il peut aisément servir à défendre une thèse exactement opposée à celle que soutient le Gouvernement de Bangkok...

Les fouilles archéologiques, les recherches historiques ont montré depuis longtemps qu'avant la descente des Thais dans la vallée du Moyen et Bas-Ménam, le pays était occupé par une population de race et de langue non-khmères. A mesure qu'elle descendait vers le Sud, la migra-

tion thaïe est devenue de moins en moins dense, de plus en plus clairsemée, et sur le Bas-Ménam l'occupation thaïe au XIII^e siècle a consisté, non pas dans un changement de population, mais dans un changement de statut politique, la souveraineté et l'administration passant aux mains d'une oligarchie thaïe qui sut imposer sa langue. Mais le fond de la population n'en a été que peu modifié, moins modifié peut-être que par le métissage chinois à partir du moment où les Chinois sont venus s'établir nombreux dans les grands centres.

Les Siamois du Moyen et du Bas-Ménam sont des descendants directs des Mon-Khmers, dont ils ont effectivement gardé bon nombre de traits physiques et de caractères ethniques, mais dont ils ont perdu la langue. Autant il est habituel, au cours de l'histoire, de voir un pays conquis par une minorité guerrière adopter la langue du conquérant, autant il est peu vraisemblable qu'au Cambodge une population thaïe supplantant les Khmers, ait conservé la langue du peuple disparu comme on veut nous le faire accroire pour expliquer la survivance de notre langue.

La frontière ethnique est peut-être moins marquée à Aranya, entre Khmers et Siamois, qu'elle ne l'est à Utaradit, où l'on quitte les Mon-Khmers de langue thaïe pour entrer chez les Lao. Par contre, la frontière linguistique est absolument nette entre Khmers et Siamois, car toute la propagande du monde ne changera rien au fait brutal que le lien le plus solide qui attache l'individu au groupe est la langue, et qu'une minorité ethnique est avant tout une minorité linguistique séparée du pays où sa langue est parlée. Et par « langue », je n'entends pas « famille linguistique » au sens général, car l'Europe nous donne un nouvel exemple d'un ensemble de populations appartenant à la même famille linguistique indo-européenne, mais divisées jusqu'à l'hostilité par les différences fondamentales qui distinguent les divers membres de cette famille. Si la langue siamoise ou thaïlandaise constitue un lien affectif puissant entre ceux qui la parlent, on ne voit pas que la communauté de langue thaïe en crée un entre les rameaux épars de la famille. Et si mon ami Lavodaya n'est pas disposé à se laisser traiter de « frère » par le speaker de Radio-Bangkok (1), il n'y a aucune chance pour que ce dernier ait plus de succès auprès de nous.

(1) *Indochine*, n° 11, 21 Novembre 1940.

(2) *Indochine*, n° 9, 7 Novembre 1940.

Le Laos manifeste son loyalisme



Une vue de la manifestation du 13 novembre
à Vientiane

LES MANIFESTATIONS DU 13 NOVEMBRE



LES MANIFESTATIONS DU 13 NOVEMBRE

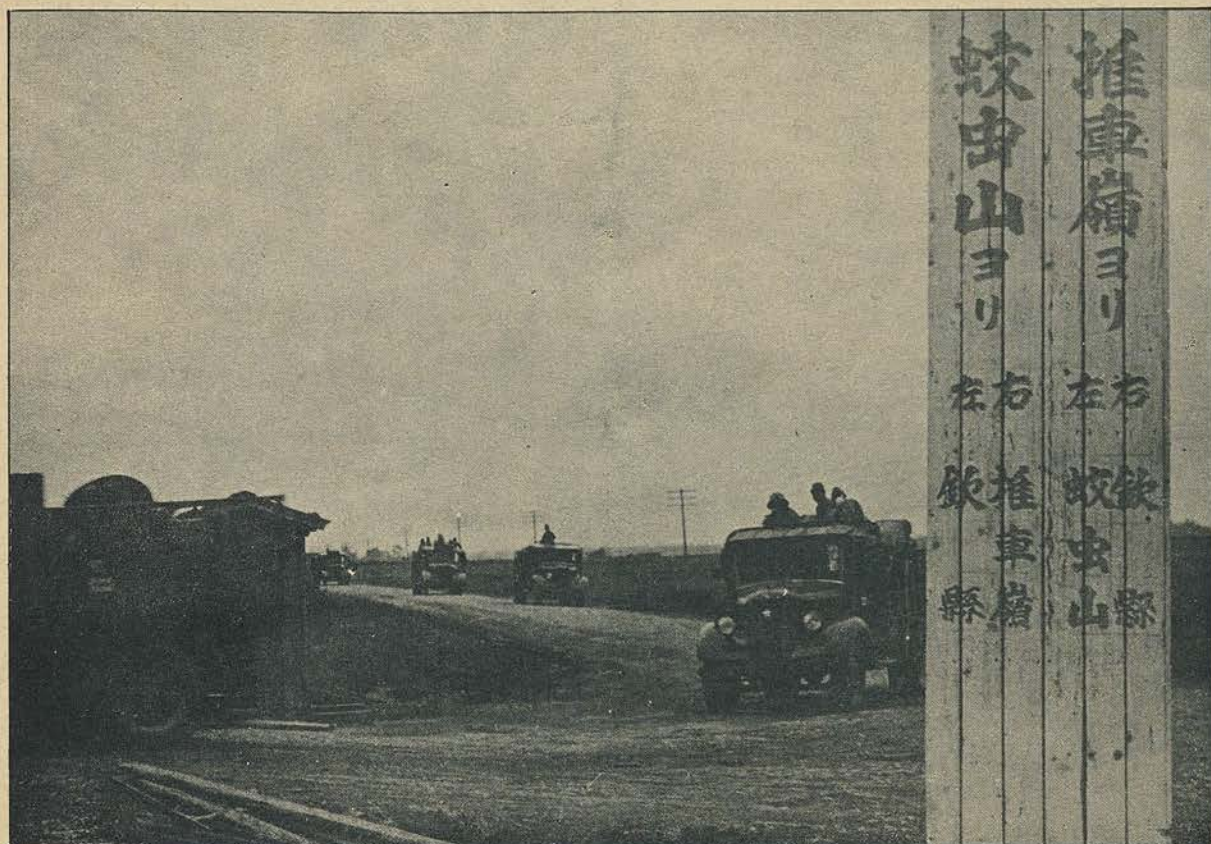


Le
Résident Supérieur
TOUZET
quitte
le Cercle Laotien



L'évacuation de Youchéou par les Japonais

(Photos communiquées
par la Mission Japonaise)



LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL A KOUANG-TCHÉOU-WAN

L'arrivée sur le terrain
de Fort-Bayard



Fort-Bayard :
A la Résidence

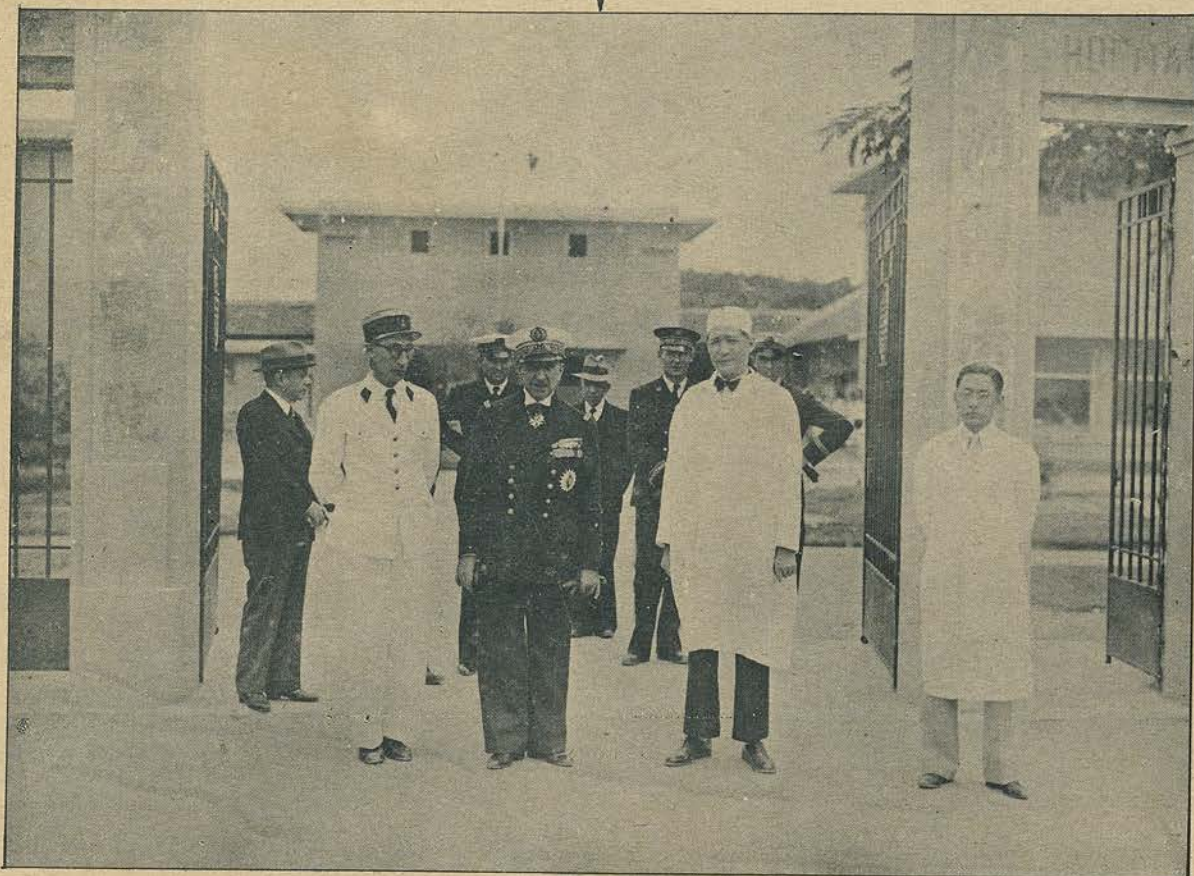


LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL A KOUANG-TCHÉOU-WAN



Ci-dessus : Devant le Monument aux Morts (à gauche) et devant la tombe
des Enseignes de vaisseau KOUN et GOURLAOUEN.

Ci-dessous : A l'Hôpital.



LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL A KOUANG-TCHÉOU-WAN



Ci-dessus :

L'Administrateur en Chef
LE PRÉVOST
fait visiter à l'Amiral DECOUX
les travaux du port
de Fort-Bayard

Ci-contre :

Le retour à Hanoi
de l'Amiral et de Madame
DECOUX

A droite : Le Secrétaire général
et Madame Pierre DELSALLE

En haut : Le Capitaine de
vaisseau JOUAN,
chef du cabinet militaire

A gauche : Le Colonel DEVÈZE,
Commandant de l'Air



Le Monument de l'"Amphitrîte"



LA SEMAINE...

... EN INDOCHINE

Le Gouvernement général vient de faire paraître le communiqué suivant à qui nous tenons à donner la plus grande publicité : « Une fois de plus le Gouvernement général met le public d'Indochine en garde contre les fausses nouvelles émanant de certaines agences de presse et de certains postes de radiodiffusion étrangères en Extrême-Orient.

« De prétendues informations qui sont actuellement lancées relèvent de la fantaisie la plus débridée, et témoignent, de la part de ceux qui les accueillent et les répandent, d'un manque total de contrôle et de scrupules.

« Devant ces débordements d'une imagination mensongère, le public d'Indochine saura conserver le bon sens solide et réaliste dont il a déjà prouvé qu'il était capable. »

Nous pensons qu'il est dangereux de sous-estimer la puissance de la propagande radiodiffusée. Malgré l'incrédulité des esprits, la répétition des nouvelles tendancieuses, la propagation multipliée des mensonges démoralisants finit par produire un effet certain en jetant le doute, en ébranlant des convictions. « La T. S. F. est une arme autrement redoutable que les plus lourds canons, écrit Maurice Bernard dans *l'Impartial*. Aucune fortification, aucun fossé, aucune précaution ne sauraient déjouer ses maléfices. A cause des hauts-parleurs, un pays ne peut plus s'isoler, se replier sur lui-même.

« Mais comme la langue d'Esope, la T. S. F. porte le remède à côté de la perversion ; elle est son propre antidote, elle fournit les seules armes efficaces pour lutter contre elle.

« Sachons voir les choses sous leur vrai aspect et agir en conséquence. Aujourd'hui l'Indochine est soumise au régime perpétuel de la fausse nouvelle. »

Tout en partageant l'avis exprimé par Maurice Bernard nous observerons que ce régime n'est pas le privilège de notre colonie et que de par le monde il n'est pour ainsi dire pas de contrée qui ne soit affectée par le déluge d'émissions de toutes langues et de toutes tendances qui submerge le monde. Actuellement l'Angleterre et l'Allemagne dans l'effroyable lutte aérienne qui les oppose, combattent et contre-attaquent avec la même âpreté par radio. C'est la guerre des ondes, moins sauvage certes, mais plus subtile et qui affecte un infiniment plus grand nombre de sujets.

La vie indochinoise

C'est ainsi que certaines émissions de radios étrangères véritablement en veine d'imagination avaient annoncé et répété que les hostilités avaient éclaté sur la frontière du Laos et de la Thaïlande.

En vérité cette nouvelle tout bonnement ridicule avait simplement pour objet de jeter le trouble dans les esprits en présentant l'Indochine sous un jour trompeur alors que depuis fin septembre 1940 et l'équipée de Lang-son, le pays s'attache à son labeur quotidien avec la conscience de remplir exactement son devoir. Sans doute sur les hauts confins tonkinois quelques bandes de pillards ont voulu tenter fortune par des coups de mains du reste rapidement dispersés. Un incident d'origine communiste a troublé la quiétude de la Région Saïgon-Cholon pendant la nuit du 22 au 23. Rien toutefois que des incidents de caractère nettement localisé et n'ayant rien de commun avec le développement d'un mouvement de dissidence qu'une source, étrangère naturellement, avait eu l'imagination de

prêter à la Cochinchine. Ces incidents ne paraissent donc, dans l'état actuel des choses, avoir aucune signification pour l'ensemble du pays. Des frontières du Kwangsi aux plaines basses de Camau, des rives du Mékong au littoral d'Annam aucune fièvre n'agite les pays de l'Union indochinoise. Nous nous trompons : dans l'incertitude des jours qui viennent le cœur de l'Indochine bat semble-t-il plus fortement, non de la crainte égoïste du lendemain, mais d'une agitation plus noble, d'une exaltation patriotique unanime. Après Phnom-penh, Vientiane a dit sa pensée, défini ses sentiments. Sans équivoque, avec une dignité émouvante, pleine de grandeur, 10.000 personnes viennent d'exprimer à nouveau leur attachement à leur Roi comme à la patrie française. Cela s'est passé à Battambang, le 17 novembre 1940. A telle propagande étrangère il n'est pas de meilleure réponse qu'un radio-reportage sur cette imposante manifestation du loyalisme cambodgien. Ce qui a été fait du reste.

Enfin faisant justice de certaines autres fausses nouvelles concernant une action de force japonaise dans le Sud de l'Indochine, Havas-Lyon a répondu en ces termes : « Les milieux responsables japonais démentent l'information lancée par l'Agence Reuter selon laquelle la Marine japonaise aurait envisagé au cours d'une récente conférence de Presse l'éventualité d'une pénétration japonaise dans la zone Sud de l'Indochine française ».

Sans se laisser émouvoir par la menace comme par la persuasion l'Indochine poursuit donc son destin. Son Chef la conduit en ce moment à travers de multiples récifs, vers le mouillage sûr où elle pourra, au moment de la paix retrouvée dans le Monde, reprendre sa progression économique et industrielle. Il n'est pas de tâche plus difficile certes, mais aussi pas de plus noble. Faisons confiance au Chef responsable à qui l'on a remis le destin de 24 millions d'êtres humains.

Celui-ci, en une de ces brèves mais utiles tournées qu'il fait dès que son écrasante besogne lui en laisse le loisir, vient d'aller à Kouang-chéou-wan. C'était la première fois depuis huit ans qu'un Gouverneur Général abordait à cet « avant-poste de l'Empire ». Le Territoire est une belle œuvre française. On y a agi, on y a créé, on y a vu grand. Les perspectives y sont nettes et vastes. L'Amiral Decoux y a rendu un juste hommage au souvenir de la frégate royale, l'*Amphitrite*, qui fut, à l'aube du XVIII^e siècle, le premier vaisseau marchand français se rendant « à la Chine », comme on disait autrefois.

... EN FRANCE

Les relations franco-allemandes

La Croix écrit à ce sujet : « Serons-nous irréductibles ou conciliants ? Entretenir dans nos cœurs l'amertume amassée par les cruautés de la guerre et les coups de la défaite serait rendre impossible l'accord qu'il faudra établir un jour ou l'autre entre les belligérants d'hier.

« Les peuples qui ont le plus souffert du fléau doivent dominer leur douleur et maîtriser leur irritation s'ils ne veulent pas que de nouveaux cataclysmes provoquent dans l'avenir une ruine générale encore pire que celle-ci. »

Nous comprenons fort bien cet appel à la patience et à la raison, car l'œuvre du Maréchal Pétain n'est pas de celles qui se réalisent en un jour ; que le redressement de la France qui fait déjà l'admiration du monde, demande encore de longues adaptations et de laborieuses

mises au point. A vouloir le miracle pour demain on oublie vite l'ampleur du désastre militaire et la grandeur de la désorganisation économique d'hier. On oublie trop tôt l'inexprimable désordre du lendemain de l'armistice, désordre matériel, politique, administratif, économique. On oublie qu'il a fallu dans un pays en total désarroi, ramener l'ordre, la sécurité, avant de pouvoir entreprendre les plus élémentaires travaux de réfection et de réorganisation ; que la tâche du vieux Maréchal était véritablement surhumaine. Meurtrie sur son sol qui porte les traces profondes des mutilations de la bataille, meurtrie dans ses affections les plus chères, la France paye en ce moment la rançon de vingt années trop heureuses. La brutalité même du désastre et la rapidité du changement politique autorisaient tous les espoirs. « Qui eut dit, écrit M. Havard de la Montagne dans *l'Action Française*, que moins de six mois après la défaite on pourrait célébrer au delà de nos frontières la restauration française ? » Mais la guerre se poursuit en Angleterre, en Allemagne, en Italie. La France continue à voir ses ports bombardés, le blocus anglais interdit l'arrivée des produits coloniaux.

« Vivre c'est agir et travailler — écrit *l'Effort*. Comment voulez-vous que la France travaille sans s'être mise d'accord au préalable avec l'Allemagne ? Il lui faut du charbon, des matières premières, des moyens de transport, des débouchés. Où les prendre, sans le consentement et la bonne volonté du vainqueur ? »

« La position de la France à l'égard de l'Allemagne, c'est sa position à l'égard de l'avenir. De vastes groupements humains se constituent dans tout l'univers. Les nations européennes vont s'unir politiquement, économiquement et socialement. Voulez-vous que la France entre libre dans une telle association et chargée des valeurs intellectuelles et morales qu'elle porte depuis tant de siècles ? Alors suivez le Maréchal. »

C'est la voie de la raison, celle dont l'application demande une grande force de caractère, une forte discipline nationale, une foi profonde, réelle, sincère dans l'avenir de la Patrie. « Il ne s'agit pas de mourir, écrit le *Moniteur* du 22 novembre. Il faut être dénué de tout sens du réel pour ne pas le comprendre. Nous avons eu, il y a cinq mois, la sensation physique et motivée que tout pouvait être perdu, la sensation désespérante que le pire pouvait arriver. Il ne faut pas que nous nous comportions aujourd'hui comme des enfants inconscients qui, après avoir failli tomber dans un mortel précipice, s'empressent de ne plus y penser et retournent à leurs billes ».

Le sort des internés et des prisonniers de guerre

Le Gouvernement français avait donné à M. Scapini, député de Paris et aveugle de guerre, la mission de régler les questions concernant les prisonniers. La propagande anglaise cherche, naturellement, à minimiser les résultats déjà obtenus. Il faut d'abord comprendre que la guerre anglo-allemande ne facilite pas les pourparlers. « Deux millions des hommes, dit M. Scapini, sur qui reposent les possibilités de relèvement de la France, qui devraient participer à la construction gigantesque d'une Europe renouée socialement et économiquement parce que la guerre continue. Si les Français considèrent encore l'Allemagne comme un adversaire, il est puéril de lui demander la libération des prisonniers de guerre. D'autre part, comment savoir si la France a compris la rude leçon que vient de lui donner l'histoire ? »

« Dans cette incertitude, dans cette difficulté douloureuse, je me suis adressé à la générosité du Chancelier Hitler. »

Les résultats obtenus par M. Scapini témoignent déjà de la bonne volonté du vainqueur puisque diverses mesures favorables ont pu être obtenues, parmi lesquelles le rapatriement de 30.000 prisonniers internés en Suisse, et

des blessés, comportant plus de 50 % d'invalidité, l'institution de congés de captivité pour les pères de familles nombreuses, une plus grande facilité dans les échanges de correspondances et de marchandises, une meilleure utilisation des prisonniers.

Nous ne désespérons pas de voir bientôt une amélioration considérable du sort de nos compatriotes internés.

Le voyage à Lyon

L'accueil de la ville de Lyon a été une longue ovation continue de la foule venue au devant du Maréchal. La cérémonie de la prestation de serment des combattants a revêtu une solennité, un caractère de gravité exceptionnelles. « Nous saurons, a affirmé le Président de la Légion lyonnaise, être comme vous de ceux qui aiment leur patrie plus qu'eux-mêmes. Nous voulons de toutes nos forces collaborer à la renaissance française ». Et comme il lisait le serment de la Légion, 150.000 personnes répondaient : « Nous le jurons ». Au milieu de l'émotion à son comble, le Maréchal a prononcé ces mots : « Ce serment que vous avez prononcé ne l'oubliez jamais ; vous avez juré de défendre, de servir et de sauver la Patrie ; que ce soit votre première pensée chaque matin. Poursuivez votre action jusqu'à la fin de vos jours. Je renouvelle ce serment avec vous ».

Une formidable ovation est venue approuver ces paroles. Jamais, au cours d'une carrière déjà lourde de gloire, le Maréchal n'était monté aussi haut dans l'âme des foules.

Marchandages en Afrique

Triste aventure que vient de diffuser le Gouvernement français : Le Général De Gaulle, croyant savoir que des partisans de la « France libre » allaient passer en cour martiale, faisait — par intermédiaire — connaître au Gouvernement français qu'il proposait l'échange de ces prisonniers contre un nombre égal de Français de Libreville parmi lesquels le Général Tétu, les colonels Claveau et Crochu, le Commandant Raunier et l'évêque Tardy. Ces derniers répondraient de leur vie contre toute atteinte à la vie des Français libres.

C'est en vérité une bien triste affaire qui n'apporte aucune renommée supplémentaire au Général De Gaulle. L'Amiral Platon a eu raison certes, d'en appeler à la conscience du monde et de dire : « Nous verrons si De Gaulle répondra par l'assassinat — assassinat d'un évêque — au verdict de la justice française ».

L'exode des Lorrains

Cette évacuation des populations lorraines s'est limitée au département de la Moselle. Elle a été interrompue à partir du 21 novembre. Cette nouvelle ne manquera pas d'apporter quelque tempérament à l'inquiétude de nombreux Indochinois dont les familles sont originaires de la Lorraine occupée. Le Gouvernement français avait du reste pris toutes les mesures nécessaires pour atténuer matériellement et moralement les effets de cet exode.

Divers

Parmi les événements de la semaine notons la condamnation du chef et du chef-adjoint du cabinet de M. Paul Reynaud. Agissant sur ordre de leur maître, MM. Paul Leca et Gilbert Devaux avaient quitté Bordeaux le 20 juin à destination des Etats-Unis. Rappelés en cours de route ils préférèrent s'en aller en Angleterre, délestés croyons-nous, de deux valises. L'une contenant environ 30 millions de valeurs, l'autre contenant des dossiers secrets.

Tous deux ont été condamnés par contumace à 10 ans de prison, 20 ans d'interdiction de séjour, à la dégradation militaire et la mise sous-séquestre de leurs biens.

Dans le même ordre d'idées : à la suite du transfert à la maison d'arrêt de Bourrassol du Général Gamelin, de M. Daladier et de M. Léon Blum, MM. Reynaud et Mandel ont été transférés au château de Pellevoisin.

Cette décision marque la fin de la première phase de l'Instruction ouverte par la Cour de Riom.

Nous finirons notre semaine en France par ces paroles du Sultan du Maroc répondant à des souhaits d'anniversaire du Résident général : « l'histoire des peuples est faite d'une suite d'événements qui ne présentent pas toujours les mêmes phases. Nous vivons en effet des heures douloureuses, mais ne devons-nous pas nous instruire de tout dans le courant de la vie et profiter des leçons de l'adversité ? »

« Nous trouvons une grande consolation dans le fait de nous sentir plus unis, plus décidés que jamais à collaborer dans notre sort commun qui, s'il nous impose aujourd'hui plus de courage et d'abnégation, ne doit jamais inspirer ni découragement ni résignation.

« Il n'y a jamais de mauvais jours qui ne soient suivis d'éclaircies et la Providence en qui notre confiance ne faiblira jamais, ne manquera pas de nous secourir à condition que nous sachions rester dignes de notre double histoire et de nos traditions. »

Ces paroles du Sultan s'adressent avec une pareille opportunité aux populations d'Indochine. Elles indiquent à la fois une attitude à observer, une philosophie à adopter.

... EN EXTRÊME-ORIENT

Opinion japonaise

L'opinion japonaise suivante nous paraît symptomatique : « Le *Kokumin Shimbun* considère comme une manifestation significative de l'offensive anglo-américaine contre le nouvel ordre en Asie orientale la nomination du Maréchal de l'Air, Sir Robert Popham au commandement en Chef des forces britanniques d'Extrême-Orient.

« Le *Kokumin Shimbun* déclare : la situation impose au Gouvernement japonais d'agir avec détermination pour maîtriser l'offensive anglo-américaine contre le Japon au lieu de continuer à s'occuper d'affaires courantes comme de créer un bureau des affaires des Mers du Sud au Gaimusho ou d'élever au rang d'Ambassade la légation du Japon à Bangkok, ou de faire des protestations auprès des Gouvernements ».

« L'*Asahi Shimbun* souligne d'autre part que la situation internationale tend indubitablement à la formation de blocs régionaux et que l'Indochine coopère avec le Japon depuis le mois d'août ».

Cette information de source japonaise est du 19 courant. Elle traduit les réactions de l'opinion japonaise devant les mesures prises par la communauté anglo-américaine dans le Pacifique.

Précautions japonaises

Une réponse à ces mesures de « précaution » a été faite par une autre mesure de précaution japonaise : deux nouveaux corps de l'aéronautique navale ont été formés afin de renforcer la défense du Japon. L'un sera stationné à Amimura à l'Est de Tokio, l'autre près de Hakata dans l'île de Kiou-Siou.

En Chine

En Chine « l'affaire » se poursuit avec des alternatives de gains et de pertes de part et d'autre. 950.000 Japonais des forces expéditionnaires tiennent tête aux 2.500.000 hommes d'une armée que le Maréchal Tchang-kai-Sek s'efforce d'entraîner à la moderne.

Un nouveau pacte à trois ?

Une information aussitôt radiodémentie a parlé de l'élaboration d'un pacte tripartite entre la Thaïlande, l'Angleterre et l'Amérique. L'opinion publique, devenue méfiante, se demande quel est exactement le dessous des cartes et si les pactes à trois ne sont pas subitement devenus une mode.

Dans les Indes britanniques et hollandaises

Les Indes britanniques participent, dit-on, massivement à la défense égyptienne. 60.000 hommes, soit la valeur de 3 fortes divisions, seraient déjà rendus sur place pour renforcer l'armée anglaise.

Plus au Sud, les Indes Néerlandaises travaillent fiévreusement à la défense des îles. Renforcement des bases navales, creusement de tranchées, entraînement de l'armée de terre. Mesures dites défensives bien entendu, car il n'entre certainement pas dans l'esprit des dirigeants hollandais d'attaquer qui que ce soit.

En Océanie

Plus au Sud encore l'Australie et la Nouvelle-Zélande travaillent pour la défense de l'Empire en péril. Usines de munitions, d'aviation, arsenaux, travaillent à plein. Des hommes par milliers sont en Egypte comme dans l'autre guerre, pour garantir Suez, deuxième verrou de la Méditerranée. L'Australie n'oublie pas non plus la Grèce : elle lui a envoyé 10.000 tonnes de farine par le dernier convoi à destination de Suez.

Méridien 180°

Rien de très nouveau dans le centre du Pacifique : Midway s'arme.

... DANS LE MONDE

Le Colonel Knox a parlé

On ne peut nier que le Secrétaire d'Etat à la Marine américaine manque d'énergie. Ecoutez un peu ce qu'il vient de dire à Boston le 15 courant au cours d'un retentissant discours qui n'a pas été souligné suffisamment par la presse locale indochinoise.

« Nos buts sont précis désormais. Nous allons donner à l'Angleterre toute l'aide possible qui ne nuise pas à notre propre défense. Et cette aide que nous accorderons à l'Angleterre, nous l'accorderons aussi à la Chine.

« J'espère pouvoir vous dire bientôt que nous serons en mesure d'aider la Chine comme nous aidons maintenant la Grande-Bretagne.

« Nous pousserons au réarmement sans regarder à ce qu'il nous en coûte, nous préférons être prêts trop tôt que trop tard.

« Nous ne pratiquerons une politique d'apaisement avec personne. Nous ne dirons pas ce que nous avons à faire, mais nous le ferons.

« Nous allons bander nos muscles et notre volonté parce que notre indépendance n'est possible que par notre sacrifice.

« La lutte avec les totalitaires est engagée par la démocratie, elle se poursuivra au finish.

« Les résultats des élections ont prouvé quelle est la volonté des citoyens américains.

« Les prochaines cinq années seront décisives et seront l'épreuve de notre endurance. Je dis que tous les profits privés sont secondaires, la sécurité nationale passe avant tout. »

Le Colonel Knox tout en donnant un magistral coup de poing sur la table est resté prudent sur la question de l'aide à l'Angleterre. Il a promis « toute l'aide possible qui ne nuise pas à la défense des U. S. A. ».

L'aide américaine à l'Angleterre

Pour n'être point accusé de partialité nous recourrons au procédé commode des opinions toutes faites. A une opinion américaine par exemple.

Le *New-York Times*, prévoyant trois sortes de dangers pour l'Angleterre durant l'hiver, attaques combinées sous-marines et aériennes sur les bateaux anglais, épidémies, attaques dans les colonies, dit ceci : « Si les pertes du shipping britannique continuaient à être de l'ordre de 350.000 tonnes par mois, comme c'est le cas depuis juillet, et si les ports anglais subissaient le même sort que Coventry, l'Angleterre se trouverait dans une position tragique. Il est bien évident aujourd'hui que la Grande-Bretagne ne gagnera la guerre que si l'Amérique lui accorde une aide plus importante dans les six mois prochains.

« L'Angleterre aurait besoin de beaucoup plus que des 350 avions qu'elle reçoit par mois de l'Amérique à l'heure actuelle. De plus elle dépend des importations américaines de munitions et il lui faudrait pas mal de cuirassés supplémentaires ».

Sur le front de Grèce

Nous avouons humblement ne plus comprendre. Nous avions prédit une défaite grecque en quinze jours et nous assistons à une suite ininterrompue de succès grecs. Nous avions conclu à l'enfoncement des forces navales anglaises en Méditerranée orientale et c'est au contraire un véritable Trafalgar que viennent de subir les Italiens à Tarente. Mieux : d'envahis, les compagnons de Hadji-Stavros le Roi des montagnes passent envahisseurs. Enfin la balance navale, favorable aux Italiens, devient favorable aux Anglais.

L'évolution du pacte

Nous n'osons pas ajouter : tripartite, car depuis quelques jours le trio est devenue quatuor, ceci dit sans aucune irrévérence. Après la Hongrie, la Roumanie cherche sa voie. Quatuor deviendra-t-il quintette ? Sans compter que S. M. Boris de Bulgarie voit d'un regard sympathique le bloc ainsi formé. Seule la Turquie fait grise mine. Elle a même décrété l'état du siège dans tous les parages du Détroit.

La guerre aérienne

Les Allemands portent des coups terribles. Après Coventry, 500 bombardiers ont laissé tomber 500 tonnes de bombes de tous calibres sur la ville de Birmingham. Incendies, explosions, ont été, assure-t-on, plus effroyables encore qu'à Coventry. Les deux villes offriraient de véritables visions d'épouvante. Quels drames ignorés resteront à jamais ensevelis sous les ruines accumulées par la barbarie des hommes !

L'Angleterre avait puissamment bombardé Hambourg, Brême, Ostende, Le Havre, Lorient, Berlin. L'attaque de la R. A. F. contre Berlin dans la nuit du 16 au 17 novembre aurait été extrêmement efficace et longue. De chaque côté donc, ruines, morts, misères !

La guerre sur mer

Le système de convois a-t-il fait faillite ? Il semble que l'intervention aérienne rende de plus en plus difficile la tâche des destroyers chargés de protéger les navires marchands. A cela s'ajoute la terrible rigueur de la guerre

sous-marine. Il semble bien que l'insuffisance numérique de torpilleurs anglais se fasse particulièrement sentir, si l'on en juge par les bateaux de chasse des submersibles allemands. La demande de cession de torpilleurs américains n'a pas d'autre but que de donner la chasse aux sous-marins que l'Allemagne lance chaque jour autour des côtes anglaises comme une meute sur une proie.

2.000 avions par mois et 200 torpilleurs sauveraient l'Angleterre. Les Américains n'en sont pas là, il s'en faut.

L'énigme Russe

Qu'est venu faire en somme Molotov à Berlin ? se demande l'homme de la rue. Au vrai l'U. R. S. S. n'a pas fini de nous surprendre. En coquetterie avec l'Allemagne sans vouloir rompre avec l'Angleterre malgré l'affaire des crédits baltes gelés, Molotov joue un étrange exercice de dosage dont on ne peut nier la subtile habileté. Qui va faire les frais de cette casuistique politique : la Turquie ou la Chine ? Nous avouons ne pas très bien discerner les mobiles secrets des desseins staliniens. Staline est passé maître dans l'art de choisir son heure. Il semble bien qu'il n'ait encore rien décidé.

LA VIE INDOCHINOISE

Dans la haute administration indochinoise.

Un certain nombre de mutations survenues dans la haute administration indochinoise depuis le 19 novembre courant doivent être soulignées comme il convient.

M. Roques, Administrateur de 1^{re} classe des Services civils de l'Indochine, est chargé *par intérim* des fonctions de Résident Supérieur au Laos, en remplacement de M. André Touzet.

M. Henri Rivoal, Administrateur de 1^{re} classe des Services civils de l'Indochine, est chargé *par intérim* des fonctions de Gouverneur de la Cochinchine.

M. Emile Grandjean, Administrateur de 1^{re} classe des Services civils de l'Indochine, est chargé *par intérim* des fonctions de Résident Supérieur du Tonkin.

M. Henri Wintrebert, Résident Supérieur, chargé des fonctions d'Inspecteur général du Travail en Indochine, est relevé de ses fonctions.

M. Grandjean.

M. Grandjean a cinquante et un ans. Il est Breton. Tel nous l'avions connu il y a quelque seize ans au Lycée Albert-Sarraut lorsqu'il dissertait en histoire moderne sur la « naïve candeur » de Viviani prescrivant en 1914 le retrait de dix kilomètres des troupes françaises, tel nous le retrouvons aujourd'hui, le crâne net, les yeux vifs sous des sourcils noirs, le front large, l'allure toujours vive et alerte, la parole incisive, précise, élocution, persuasive. Au Lycée on se passionne vite pour quelque chose ou pour quelqu'un. Les grands élèves avaient été aussitôt séduits par la nouveauté de l'enseignement de l'Histoire que leur apportait vers 1924 ce brillant et jeune universitaire. Le soin avec lequel ce professeur expliquait la Révolution et la Guerre de 1914-1918, avec schémas à l'appui, est resté à l'esprit de cette génération. Admirateur de Rivarol, M. Grandjean fut un grand professeur.

L'Université n'ayant pas su le retenir, il devint successivement Résident de France, Chef de Cabinet de M. Robin à la Résidence Supérieure au Tonkin, Directeur des Affaires politiques et administratives au Gouvernement général. La résidence de Song-Cau fut une disgrâce injustifiée car

une revanche éclatante ne devait pas tarder à s'offrir à lui. Elle est venue en deux paliers : d'abord par la Résidence de Dalat, enfin par le Protectorat du Tonkin où l'intelligence réalisatrice du nouveau Chef pourra donner toute sa mesure.

Indochine adresse à M. Grandjean ses plus vifs compliments à l'occasion de sa prise de service au Tonkin.

M. Rivoal, Gouverneur de la Cochinchine.

N'est pas un inconnu pour la Cochinchine où il a fait presque toute sa carrière d'Administrateur. Cochinchinois il retourne à la Cochinchine. C'est juste et c'est ainsi que l'on doit utiliser les hommes éminents comme lui qui, grâce à leur connaissance approfondie du pays, peuvent gouverner politiquement, socialement et économiquement dans le sens le plus large.

Une fois Président de la Commission Municipale de Saigon, deux fois Préfet de la Région, trois fois Gouverneur de la Cochinchine, M. Rivoal, brillant élève de l'Ecole Coloniale et Ancien Combattant, va prendre en mains la Colonie du Sud au moment où l'ordre économique domine la question politique. Nous ne doutons pas qu'il réussisse à Saigon comme à Hanoi où il aura laissé le souvenir d'un homme affable et bon, d'un Chef énergique et réalisateur. On lui doit en particulier la très importante réforme de novembre 1940 sur l'impôt sur le revenu.

Nos souhaits et nos vœux l'accompagnent.

M. Roques, Résident Supérieur au Laos.

49 ans, ancien élève de l'Ecole Coloniale, Ancien Combattant, M. Roques est Laotien, si l'on entend par là qu'il a passé une grande partie de sa vie administrative au Laos. Comme de juste il est normal que le Gouvernement utilise la très large compétence qu'il a su acquérir, en lui confiant la direction de « l'enfant pauvre » de l'Union indochinoise.

La nomination de M. Roques prend une signification particulière au moment où d'un côté, la Thaïlande lance des prétentions territoriales, et d'autre part, le Laos manifeste d'une façon particulièrement puissante et émouvante son attachement, son loyalisme, sa volonté de demeurer — quoiqu'il advienne — partie intégrante de l'Union.

M. Roques passe pour un Chef extrêmement fin. Sa connaissance complète de tous les besoins du pays, ses qualités d'homme, les sympathies et la confiance qu'il a acquises au Laos le désignent tout particulièrement pour ce poste que les circonstances rendent délicat.

Indochine lui adresse ses compliments et ses souhaits.

Manœuvres contre la Sûreté de l'Etat.

Le communiqué officiel est le suivant : « Une information a été ouverte à Hanoi contre M. Cazaux, Directeur des Finances et contre M. Fontan, son délégué à Saigon, pour manœuvres d'ordre politique susceptibles de porter atteinte à la sûreté de l'Etat. »

Mesures intéressant le personnel colonial.

1^o Un décret du 13 novembre 1940 rend applicable aux familles des fonctionnaires rétribués sur les Budgets généraux, locaux ou spéciaux des Colonies, des pays de Protectorat ou des territoires sous mandat relevant du Secrétariat d'Etat aux Colonies les dispositions du décret du 9 août 1940 et le régime des délégations d'office institué pour les ayants cause des personnels militaires.

2^o Une loi du 15 octobre 1940, qui abroge les dispositions concernant la situation des personnels de l'Etat en temps de guerre, notamment celles qui avaient suspendu le recrutement des agents titulaires et l'avancement, est étendue aux personnels rétribués sur les Budgets des territoires relevant du Secrétariat d'Etat aux Colonies.

3^o Le régime des taux et les conditions de paiement des indemnités journalières de déplacement à taux réduit, accordée aux fonctionnaires de l'Etat appelés à exercer leurs fonctions en dehors de leur résidence habituelle sont appliqués aux agents en service au Secrétariat d'Etat aux Colonies et rétribués sur les Budgets des territoires relevant de ce département.

4^o L'obligation du stage scolaire en faveur des adjoints des Services civils reçus au concours de l'Ecole Nationale d'Outre-Mer, ayant précédé l'ouverture des hostilités, est supprimée en raison des circonstances.

Le Statut des Juifs en Indochine.

Voici exactement les dispositions contenues dans l'article 2 de la loi du 3 octobre 1940, promulguée en Indochine le 5 courant.

Article 2. — L'accès et l'exercice des fonctions publiques et des mandats énumérés ci-après sont interdits aux Juifs :

1^o Chef de l'Etat, membre du Gouvernement, du Conseil d'Etat, du Conseil de l'Ordre national de la Légion d'honneur, de la Cour de Cassation, de la Cour des Comptes, du Corps des Mines, du Corps des Ponts et Chaussées, de l'Inspection générale des Finances, des Cours d'appel, des tribunaux de première instance, des justices de paix, de toutes juridictions d'ordre professionnel et de toutes assemblées issues d'une élection ;

2^o Agents relevant du département des Affaires étrangères, secrétaires généraux des Départements ministériels, directeurs généraux et directeurs des Administrations centrales des Ministères, préfets, sous-préfets, secrétaires généraux des Services administratifs du Ministère de l'Intérieur, fonctionnaires de tous grades attachés à tous services de Police ;

3^o Résidents généraux, gouverneurs généraux, gouverneurs et secrétaires généraux des Colonies, inspecteurs des Colonies ;

4^o Membres du Corps enseignant ;

5^o Officiers des armées de terre, de mer, de l'air ;

6^o Administrateurs, directeurs, secrétaires généraux, dans les entreprises bénéficiaires de concessions ou de subventions accordées par une collectivité publique, postes à la nomination du Gouvernement dans les entreprises d'intérêt général.

Le délai d'épuration des fonctionnaires coloniaux.

Par une loi en date du 14 novembre 1940, est reporté au 31 juillet 1941, le terme de la période d'application de la loi du 27 septembre 1940 qui permettait de relever de leurs fonctions les fonctionnaires coloniaux.

Une belle conférence de M. Cœdès.

Le savant Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient a fait lundi dernier une très belle et très documentée conférence au Musée Louis-Finot, sur quelques opinions erronées sur l'ancien Cambodge et ses monuments.

La presse indochinoise tout entière a donné l'essentiel de ce qui a été dit. Nous retiendrons surtout ici ce qui a trait à l'origine des Khmers. D'aucuns les prétendent descendants des Hindous. Cette affirmation est controuvée : les caractères ethnologiques et linguistiques en font une

race indochinoise et autochtone. Les Cambodgiens de 1940 ont le parler des Khmers du VI^e siècle. La décadence du peuple cambodgien d'alors n'a rien altéré du caractère primitif.

L'autorité des travaux de M. Coedès dans le Monde savant est connue. Elle fait définitivement justice d'une opinion erronée sur l'origine ethnique du peuple cambodgien actuel : le Cambodge est bien l'héritier du peuple khmer. Sans équivoque. Cette bonne parole vient à son heure.

Achats de thé d'Indochine à destination de l'Afrique.

Le Service des Echanges commerciaux informe les exportateurs et producteurs du thé qu'il va procéder incessamment à un achat important de thé vert pour l'Afrique du Nord.

Tout détenteur de stock de thé vert répondant aux conditions exigées par le marché africain est invité à déclarer avant le 1^{er} décembre 1940 à la Direction des Services économiques du Gouvernement général la quantité de thé vert qu'il possède.

Les déclarations devront préciser l'origine, la qualité, l'époque de fabrication du stock et le délai dans lequel le stock pourra être rendu au port d'embarquement.

Il est précisé que le Service n'achètera que les thé conditionnés conformément aux règles prescrites par les règlements en vigueur et qui obtiendront le « bon à exporter » du Service du Contrôle du conditionnement.

Le Monument de l'« Amphitrite » à Fort-Bayard.

Le monument qui a sept mètres de haut est en forme de proue. Il se dresse comme une sorte d'amer à l'intérieur de la baie de Fort-Bayard, dans l'axe d'une avenue devant la Résidence. Sa partie antérieure porte un cartouche de bronze traité dans le style de la fin du XVII^e siècle. Sous un médaillon où figure en bas-relief l'image de la frégate, un dauphin et un dragon s'affrontent encadrant une ancre marine. En « chef » une banderolle porte le nom de l'Amphitrite. Sur la partie postérieure du monument plusieurs plaques, également en bronze, donnent en français et en caractères chinois la justification de cette commémoration et les noms des membres de l'équipage. Le monument a été exécuté par M. Roth, Ingénieur des Travaux publics à Kouang-tchéou-wan sur les plans de M. J.-Y. Claeys, Chef du Service Archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Le cartouche a été modelé par ce dernier et moulé sous la direction technique de M. Mercier, Chef des Travaux Pratiques de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Dédié à Radio-Bangkok.

Il était une fois un Cambodgien... Il appartenait à l'élite intellectuelle du Royaume khmer, et, pour parfaire sa culture, il était allé faire un voyage dans le pays voisin.

Quelle aubaine, pensez-vous, pour la Radio de Bangkok ! Voilà donc un homme qui, par avance, avait suivi les meilleurs conseils qu'elle prodigue aux « frères » cambodgiens ! Quel témoignage à exploiter pour elle !

Détrompez-vous : notre Cambodgien ne se trouva pas être le plus heureux des hommes lorsqu'il eut passé la frontière, — car voici ce qu'il écrivait à l'un de ses amis resté à Phnom-penh !

« ... Depuis mon arrivée en Thaïlande, je me porte bien. Mais ce sont mes idées qui ont changé. Je pensais m'attacher au sol sur lequel je vivrais, et y demeurer dans une parfaite quiétude : la réalité est tout autre. Je sens, je vois que les pays étrangers ne sont pas pareils à la terre natale ; la mère d'autrui jamais ne se peut com-

parer à la nôtre. Travailler au profit de la Thaïlande, voilà une chose qui n'importe aucunement à notre nation. L'homme même n'y est pas remarqué. Comme je me sens trompé ! Comme j'étais ignorant ! Aujourd'hui je me réveille, — et c'est trop tard. C'est le temps où les pays sont dans les troubles. Les gouvernements ne permettent plus le passage à travers leurs territoires. J'ai demandé un passeport pour rentrer au Cambodge, et on me le refuse. Je persévère pourtant, et un jour enfin, malgré tous les obstacles, j'en suis convaincu, je parviendrai à revoir mon pays natal... »

Qu'elle est émouvante, cette plainte, — et quelle lumière elle jette sur l'envers du décor que présente avec tant de pompe la radio de nos aimables voisins !

Ce qu'« en » pensent les Cambodgiens.

Voici une lettre qu'a reçu le directeur d'un journal cambodgien de Phnom-penh. Elle en dit long sur les réactions que suscite dans le Royaume khmer certaine propagande.

Battambang, le 6 novembre 1940.

CHER MONSIEUR P...,

J'écoute tous les soirs la Radio de Bangkok pour me tenir au courant de la politique thaïlandaise à notre égard et surtout pour prévoir les conséquences néfastes que cette politique est de nature à entraîner au préjudice de notre pays. Le ton de la Radio de Bangkok est chaque jour plus violent, plus provocateur à l'égard de la France. Tout, jusqu'au plus petit rien, est exploité pour séparer les Cambodgiens des Français et gagner nos cœurs à la cause thaïlandaise.

La contre-propagande a été commencée contre les mensonges siamois. Une grande manifestation a eu lieu à la Capitale. On en parle dans la presse phnompenhoise et à la Radio-Saigon.

Puisque nous y sommes, la question est de savoir si tout a été fait dans cette voie et s'il n'est pas utile de détruire certaines contre-vérités tendancieuses émises par les Siamois et de faire comprendre aux Cambodgiens qu'ils ont quelque chose à défendre en plus de la protection française.

QUELQUES CONTRE-VÉRITÉS THAÏLANDAISES.

1^o « Les Cambodgiens sont des Thaïs » : Cette affirmation est gratuite. Les historiens ont établi que nous ne sommes pas venus comme eux du Thibet. La race khmère est formée de la fusion des immigrants de l'Inde avec les autochtones du pays. Et nous savons que c'est vrai ;

2^o « Battambang, Siemréap et Sisophon sont des terres siamoises arrachées au Siam par la France » : Vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas de Siamois dans ces provinces à part une minorité insignifiante. Ces provinces sont foncièrement khmères. C'est là que sont situés la plupart et les plus beaux de nos monuments anciens. Elles n'ont passé sous la domination siamoise que par la trahison d'un Gouverneur cambodgien qui abusait de la jeunesse de notre Roi de l'époque ;

3^o Les Siamois affirment que nous avons les mêmes mœurs, les mêmes origines, la même langue, la même écriture, la même religion qu'eux et que par suite nous sommes des Thaïs qui doivent réintégrer le Royaume thaï et vivre libres avec eux sous les mêmes lois.

Nous venons de voir ce qui en est des origines communes. Quant aux mœurs et à la religion, c'est à nous qu'ils les ont emprunté quand ils vivaient sous notre domination. Mais ces affinités n'ont jamais suffi pour réunir sous les mêmes lois des peuples différents. Exemples : la France et l'Italie, l'Espagne et le Portugal. En ce qui concerne la langue et l'écriture, il y a tellement communauté qu'un Siamois et un Cambodgien ne peuvent nullement se comprendre ni en parlant ni en écrivant. Il est certain que les Siamois que nous avons autrefois civilisés se servaient de notre écriture et de notre langue. Mais à l'usage ils les

ont modifiées à travers les siècles passés, ils les ont simplifiées et partant abâtardies au point de les rendre méconnaissables au premier abord.

C'est là que réside le plus grave danger qu'il importe de mettre en évidence. Les Siamois, en prétextant que nous sommes des Thais à tous les égards, se proclament nos frères et veulent absolument nous délivrer d'une soi-disante oppression française. Nous délivrer pour nous donner quoi en échange ? Tout simplement leur fêrle. Tout le monde étant des Thais, tout le monde doit employer la même langue (celle de Bangkok) et la même écriture (l'écriture siamoise). D'où la destruction, la disparition du trésor linguistique et culturel khmer.

CE QUE NOUS AVONS À DÉFENDRE EN PLUS DE LA PROTECTION FRANÇAISE.

1° L'intégrité de notre territoire national contre une tentative de démembrement dont notre pays ne pourrait jamais se relever ;

2° Notre langue, notre écriture, en un mot, la civilisation cambodgienne contre une tentative d'unification que rien ne peut justifier.

Voilà, cher Monsieur P..., le sens que je voudrais voir donner à la contre-propagande qui est commencée.

Mon rôle de spectateur me pèse, surtout que Bangkok a franchi un pas de plus dans la voie de propagande en faisant des émissions en notre langue. Cette contre-propagande dont je vous parle, je la fais dans mon entourage pour neutraliser le poison que constitue la voie cambodgienne de Bangkok.

Qu'en pensez-vous, cher Monsieur P..., où est, selon vous, le devoir et l'intérêt du Khmer ?

Croyez à mes meilleurs sentiments.

NAISSANCES, MARIAGES, DÉCÈS...

Naissances.

CAMBODGE

— MICHÈLE-MARIE-CLAUDE, fille de M^{me} et M. Georges Pujol, administrateur-directeur de la Société Rizicole de Battambang.

COCHINCHINE

— FRANÇOISE-MARCELLE-ANDRÉE, fille de M^{me} et M. Augladdette, ingénieur à l'Office indochinois du Riz.

— MONIQUE-CLAUDE-ANDRÉE, fille de M^{me} et M. Jacques-Félix Echard, maître-radio à l'Unité de la Marine.

— MONIQUE-NICOLE-SUZANNE, fille de M^{me} et M. Paul Papat, agent général de la Société Pachod-Frères.

— DANIEL-ALBERT-GEORGES, fils de M^{me} et M. Léon Eugrand, caporal-chef à la Compagnie des Télégraphistes coloniaux.

TONKIN

— MARIE-SUZANNE-RENÉE, fille de M^{me} et M. André Soisong, capitaine au 19^e R. M. I. C. (11 novembre 1940).

— CHRISTIANE-MICHÈLE, fille de M^{me} et M. Duprat, maréchal des logis-chef (15 novembre 1940).

— ANDRÉ-ROGER-GEORGES, fils de M^{me} et M. Eugène-Joseph-Marceau Chentalou, adjudant-chef au 19^e R. M. I. C. (16 novembre 1940).

— RAYMOND-MARC-AUGUSTIN, fils de M^{me} et M. Grondin, Infanterie coloniale (16 novembre 1940).

— NICOLAS, fils de M^{me} et M. E.-A. Walter, de la Compagnie de Navigation Butterfield et Swire, de Hongkong (17 novembre 1940).

— AGNAU-FLORENTIN, fils de M^{me} et M. Eugène-Bernard Richard, contrôleur des marchés (17 novembre 1940).

— NICOLAS-MARIE-RENÉ-ESPRIT, fils de M^{me} et M. Edouard-Arthur Walter, négociant à Haiphong (17 novembre 1940).

— YVETTE-HÉLÈNE, fille de M. Georges-Alfred Bernard, professeur à l'Université indochinoise (17 novembre 1940).

— EVELYNE-LUCIE, fille de M^{me} et M. Victor Damm, sergent-chef d'Aviation (21 novembre 1940).

— JEAN-ANTOINE, fils de M^{me} et M. Dominique Gaffajoli, sergent-chef (22 novembre 1940).

— ANNIE-JEANNE-MARIE, fille de M^{me} et M. Michel Guglielmi, des Services Pénitentiaires de l'Indochine (24 novembre 1940).

Mariages.

CAMBODGE

— M. CHHAN-HÈM, instituteur à Kâs Thon, avec M^{lle} Pos HEANH, à Phnom-penh (27 novembre 1940).

COCHINCHINE

— M. BUI-QUANG-UT, rédacteur au journal *La Presse Indochinoise*, avec M^{lle} VO-THI-KIÊT (24 novembre 1940).

TONKIN

— M. GEORGES-LÉON-PIERRE PISIER, administrateur adjoint des S. C., avec M^{lle} PAULE-MARIE-BLANCHE CAUCANAS, fille du directeur de la Banque de l'Indochine à Haiphong (21 novembre 1940).

— M. DANG-TRAN-THIÊU, tri-huyên Hoàn-long, avec M^{lle} THUY-HUONG, fille de M. Tran-luu-Vi, bô-chanh à Thai-binh (23 novembre 1940).

— M. JACQUES-BAYLONGUE HOUDA, commis de la Trésorerie, avec M^{lle} FERNANDE-ODILLE DEUX (23 novembre 1940).

Prochains mariages.

COCHINCHINE

— M. JULES RENARD, téléphoniste à la Région de Saigon-Cholon, avec M^{lle} AGATHE-HÉLÈNE HERVIEUX.

— M. HOANG-VAN-SU, journaliste à Saigon, avec M^{lle} NHUNG, fille de M. Dang-vu-Lê, thuong-ta en retraite.

TONKIN

— M. LÉON-ROBERT-JOSEPH, entrepreneur, avec M^{me} BÉNILDA-CORNALINO-TÉODOLINDA GIUSEPPINA, commerçante à Hanoi.

— M. JULIEN FLEURY, caporal d'Infanterie coloniale, avec M^{lle} NGUYEN-HOA.

— M. ROGER FRACHISSE, Infanterie coloniale, avec M^{lle} EOHRAH MOLIAMED.

— M. CHARLES CASTAING, soldat Infanterie coloniale, avec M^{lle} NGUYEN-LY.

— M. RAYMOND CAZENAVE, lieutenant de Vaisseau, officier d'ordonnance du Gouverneur Général, avec M^{lle} SUSIE CHARLOT, fille du Commandant S/S Canton et de M^{me} Georges Charlot.

Décès.

ANNAM

— M^{me} LACOUR, infirmière au Petit Lycée de Dalat (17 novembre 1940).

COCHINCHINE

— M. EDOUARD D'AUDIGIER, secrétaire au Bureau des Passages à Saigon (10 novembre 1940).

— M^{lle} ROGIER, à Saigon (16 novembre 1940).

— M. LOUIS PLANTÉ, brigadier des Douanes et Régies (18 novembre 1940).

— M. TRAN-KHAC-NUONG, ancien conseiller colonial de la Cochinchine (19 novembre 1940).

TONKIN

— M^{me} née PHAM-THINH, épouse de M. Pham-ba-Rong, tuan-phu en retraite (17 novembre 1940).

— M. KARL WINKLER, caporal-chef de Légion (22 novembre 1940).

REVUE DE LA PRESSE

Avec le sourire.

de la Presse indochinoise.

Les chiffres qui nous ont été donnés à propos des restrictions alimentaires en France sont plutôt impressionnants : 360 grammes de viande, 100 grammes de graisse, 50 grammes de fromage, par semaine. Il est des gros mangeurs que ces rations n'auraient pas effrayés pour une journée.

Et quand je pense que je me suis fait traiter de tous les noms, dans cette même rubrique lorsque je disais qu'ici, même si le blocus nous privait de produits européens, nous avions la chance inouïe de trouver dans le pays à peu près tout ce qu'il faut pour subsister, et bien et en quantité illimitée.

Le manque de vin stupéfie tant le Français qu'un commerçant de la place met au point la fabrication d'un vin qu'il appelle le « vin d'Indochine ». Plaignez-vous après cela, Indochinois !

Dans tous les Domaines, ici, on travaille fébrilement en liaison avec des pharmaciens, des chimistes pour mettre au point des produits de remplacements, que ce soit dans le domaine des produits vivriers, industriels ou autres.

Je trouve, moi, que nous sommes dans un pays béni. Et je pense que si notre Indochine était complètement bloquée, nous prendrions la chose avec autant de verve burlesque et de gouaille que nos ancêtres pendant le fameux siège de Paris. Le « rat, goût de mouton », trouvaille d'un épicurien, était devenu légendaire ; et même, Hugo, descendu de son piédestal, n'a-t-il pas écrit ce distique quelque peu douteux :

Mon dîner me tracasse et même me harcèle ;

J'ai mangé du cheval et je songe à la selle.

Prenons avec le sourire les petites restrictions qui pourront nous être imposées puisque, nos enfants ont du lait et des farines qu'un pharmacien de talent a mis au point.

Nous avons, Français, la réputation de prendre tout avec crânerie, le sourire aux lèvres, continuons et ne nous croyons pas déshonorés parce que nous serons peut être obligés un jour de consommer de la graisse de porc à la place de beurre frais.

P. I.

★★

La Force.

du Courrier d'Haiphong.

La lecture des publications et des journaux français montre que, peu à peu, l'énergie rentre dans ses droits. Elle finit par être louée de tout le monde. Comment se fait-il qu'elle ait été si longtemps exclue de tous les honneurs, principalement de ce qu'en distribuent les lettres, les arts et la poésie ? Jusqu'à ces tous derniers temps, il semblait que le seul intérêt de notre vie fût concentré sur les âmes où la force languissait, pâlisait, se mourait comme une lampe appauvrie, ou encore sur celles que frappaient et brisaient les coups extérieurs. Regardez dans la moyenne des publications ce qui était donné au récit ou à l'illustration des calamités courantes et le nombre de pages ou plutôt de lignes tenu par la chronique de l'hé-

roïsme et les archives de la vertu. Vous verrez combien la proportion de ces deux rubriques reste encore éloignée de ce que voudrait le bon sens.

Je ne nie point ce que prend et doit prendre le cœur. Mais l'envahissement par la sensibilité a travaillé à ruiner toutes les assises protectrices et à faire écrouler les défenses intérieures de la cité.

★★

Où est le devoir.

du Temps d'Indochine.

L'appétit vient en mangeant. Le manque de scrupules aussi. Au fond tout est une question d'entraînement pour un goinfre, et pour une conscience élastique.

Ces réflexions, c'étaient les nôtres lorsque nous avons appris qu'après leur échec lamentable à Dakar, les gaullistes avaient — qu'on pardonne l'expression vulgaire mais claire — « remis ça » au Gabon.

Il n'y avait là-bas dans ce coin d'A. E. F. qu'une poignée de Français obstinément fidèles au gouvernement légitime de la France. L'affaire ne présentait certes pas les risques de Dakar. Héroïquement donc les gaullistes, soutenus par les warships britanniques — qui se gardèrent d'ailleurs d'intervenir, laissant la besogne à leurs mercenaires, ont attaqué cette poignée de Français.

Ils avaient auparavant montré leur savoir-faire en bombardant la pacifique localité de Lambarède faisant couler le sang de femmes et d'enfants français.

L'appétit vient en mangeant. C'est exact.

Après Dakar, Libreville. Attendons-nous à d'autres tentatives. Or, De Gaulle avait juré solennellement de ne pas verser le sang français, de combattre l'Allemagne et uniquement l'Allemagne.

On voit ce qu'il en est. Nous ne savons quels sont les exploits de De Gaulle contre les Allemands, par contre, nous connaissons fort bien les exploits de De Gaulle contre les Français.

Le patriote enflammé qu'on pouvait ne pas approuver, mais qu'on respectait lorsqu'on le croyait sincère, s'est mué en simple salarié des Anglais.

Le fier chevalier n'est plus qu'un aventurier de basse espèce prêt aux viles besognes pour satisfaire ses nouveaux maîtres.

Et c'est le même homme qui prétend donner des leçons de patriotisme aux autres !

★★

Nous répétons que l'équipée du général De Gaulle, inspirée du seul motif de poursuivre la lutte contre l'Allemagne aux côtés de l'Angleterre, même si nous la jugions aventureuse et peut-être dangereuse pour notre pays aux deux tiers occupé, nous l'admettions ; nous admettions que des jeunes gens ardents, impulsifs, au patriotisme enfiévré, aient suivi ce chef qui, au surplus avait choisi la Croix de Lorraine comme emblème.

Hélas !...

Ils croyaient que la grande affaire était de combattre les Allemands. De Gaulle leur prouva — et de quelle façon ! — que la grande affaire était de combattre les Français.

Les « Français libres » pensaient être engagés dans une croisade : ils l'étaient dans un business typiquement anglo-saxon !

On conçoit que ces égarés ayant soudain les yeux ouverts, aient éprouvé des remords et aspiré à retourner au sein de la grande famille française.

Pour eux le Maréchal Pétain n'a eu que paroles de pitié, de pardon, d'oubli.

Nul mieux que celui qui par son humanité, son souci de justice tempérée d'une large compréhension des faibles-

ses humaines, rétablit l'ordre dans l'armée française en 1917 et la sauva ainsi du désastre, nul mieux que Pétain ne pouvait saisir les sentiments de ces hommes et les juger dignes de sa clémence.

Mais pour les mauvais bergers, il en va tout autrement.

Leur œuvre est néfaste. Elle va à l'encontre des intérêts de la France et de l'Empire. Elle aboutit à ceci que rien ne saurait excuser : dresser les Français les uns contre les autres, rompre le lien qui unit la France métropolitaine et ses territoires d'Outre-mer.

★★

Nous l'avons dit hier. Sur l'évolution des événements, chacun peut avoir personnellement ses sentiments, mais chacun doit comprendre que ces événements le dépassent, dépassent notre pays vaincu. Seules les réalités nationales doivent compter et le faisceau de ces réalités est incarné par Pétain, par le Chef de l'Etat français qui SEUL a dans

ses mains la sauvegarde de la patrie, quelle que soit, répétons-le, la tournure des événements.

Les positions ainsi définies sont nettes, sans aucune ambiguïté. Quiconque ne le comprend pas, quiconque accepte de s'associer à l'œuvre de dissociation française de De Gaulle et de la poignée d'ambitieux et d'aventuriers qui l'entoure, fait le jeu des ennemis de la France, de tous ses ennemis.

Le Maréchal Pétain entend maintenir l'honneur de la France avant tout.

Il vient de le prouver aujourd'hui encore en accueillant les Lorrains dans la famille française, et en soulignant hautement qu'il n'a nullement donné son accord aux mesures d'expulsion prises par les Autorités allemandes contre nos frères lorrains.

Que l'on compare cette noble attitude à celle méprisable du mercenaire De Gaulle lancé contre ses frères de race, coupables de fidélité à leur pays et que l'on conclut.

COLIS DE CAFÉ SUR FRANCE

La Coopérative Agricole de Binh-Dinh à Quinhon (Annam) peut expédier sur France des colis-échantillons de :

3 kg. brut, 2 kg. 700 net de Café au prix de 4\$75 et 5\$00
tous frais d'emballage et d'expédition compris.

Adresser mandat-poste et demandes
de tous renseignements à : **DIRCOOPAGRI-QUINHON**

LES BONNES RECETTES

Le Welsh Rabbit

Coupez en lamelles fines 300 gr. de chester. Faites-le fondre à feu doux, dans une petite casserole, avec un verre de bière, une demi-cuillerée à café de moutarde et une cuillère de crème fraîche bien épaisse. Tournez avec une cuillère de bois. Quand cette fondue est à point, versez-la sur des tranches de pain-mie brioché disposé dans un plat allant au four et préalablement beurré. Saupoudrez d'une pincée de poivre de Cayenne et faites glacer au four. Servir très chaud.

Voici un menu de grand gourmet et de grand déjeuner, pris dans les Causses.

Les cochonnailles de la Région et les hors-d'œuvre variés.

- Le pâté maison
- Le jambon de Lauras
- Le saucisson de Lacauque
- La saucisse sèche de Nant
- Le boudin de Montclarat
- La hure de porc de St-Félix
- Les olives vertes
- Le beurre du pays
- Les radis roses
- La macédoine de légumes
- Les sardines à l'huile
- La truite belle meunière

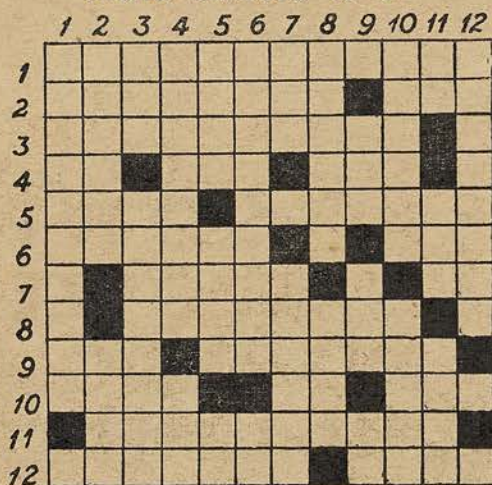
Le petit coq des Causses préparé à la clairette du pays
Les haricots verts sautés au beurre aveyronnais

- La pomme nouvelle en beignets
- L'agneau de Camares rôti au feu de bois
- Le roi des fromages
- Les fraises Melba
- Fruits et gâteaux
- Les vins fins du pays

Cassoulet d'oie Toulousain

Mettez renfler des haricots de Soissons dans l'eau froide pendant vingt-quatre heures. Faites revenir dans du beurre les morceaux d'oie, de porc ou de mouton ; ils ne doivent pas dépasser la grosseur d'un demi-œuf. Mettez le tout dans une casserole de terre ou une cocotte de Pyrex pouvant être présentée à table. Ajoutez un grand verre d'eau, du beurre, une pointe d'ail, du sel, du poivre et une pincée de Cayenne. Laissez longtemps mitonner, les haricots doivent être bien défaits. Ajoutez un gros morceau de glace de viande et présentez dans la cocotte à cuisson. Le véritable cassoulet national exige, l'addition au moment de mettre dans la casserole ou la cocotte, de petit salé, de rondelles de saucisson à l'ail, de purée de tomates, de poivre blanc, et de poivre de Cayenne. On ne doit jamais servir le cassoulet dans un plat mais bien dans la casserole ou la cocotte.

MOTS CROÉSÉS N° 9



Horizontalement.

1. — Communions eucharistiques.
2. — Cécité plus ou moins complète. Bonne chère avec gaieté.
3. — Sauce.
4. — Préfixe — Article contracté — Epaissit.
5. — Forme — Ecrivain russe (1828-1910).
6. — Massif montagneux d'Algérie — Fleuve d'Allemagne.
7. — Levant les pieds — Jupiter l'a transformé.
8. — Inspirées par un attachement mutuel.
9. — Interjection — Lotus sacré des Hindous.
10. — Corps simple d'un gris-bleuâtre — Pronom personnel — Préfixe.
11. — Immigrants du Transvaal.
12. — Emotionné — Chance.

Verticalement.

1. — Fonctionnaire quelconque.
2. — Prend feu aisément — Moisson.
3. — Dans les Basses-Pyrénées — Assouplir.
4. — Portion de l'intestin — Quand on s'y met, la chaleur est arrivée.
5. — Boîte — N'a pas un seul poil blanc — Mesure.
6. — Fermeté d'âme — Temps.
7. — Roi de Juda — Monnaie d'or ou d'argent.
8. — Liber du tilleul — Université célèbre de Suède.
9. — Situé — Un des fils de Noé — Exclamation d'admiration.
10. — Sel produit par la saponification d'huiles grasses — Agent de police.
11. — Conjonction — Négligé — Qui a une grosse charpente.
12. — Dispersion naturelle des graines.

Solution des mots croisés n° 8

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	M	A	R	C	H	A	N	D	E	R
2	I	T	O	U	I	O	S	A		
3	N	O	C	T	U	R	N	E	P	
4	A	N	I	L		N	O	T	E	
5	H	E	R	C	U	L	E		U	T
6	O		A	U	L	E	T	E		A
7	U	T	I	L	E		T	U	F	S
8	E	R	R	E	R		E	P	I	S
9	T		E	S		B		E		E
10	S	U				P	A	N	N	E

Tous

Ces

*procédés modernes
de reproduction
en noir
et en couleurs*

**S O N T
A V O T R E
D I S P O S I T I O N
A L ' I M P R I M E R I E**

G. TAUPIN & C^{IE}

50, Rue Paul-Bert - Hanoi - Tél. 141

LA
CHANCE



*Faites un geste
vers elle
elle peut faire un geste
vers vous*



PRENEZ VOTRE BILLET DE LA

**LOTTERIE
INDOCHINOISE**